

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1926

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

JEAN-EUGÈNE-EDMOND BODIN

Né à Rennes le 28 Août 1899

LA SIBYLLE

(Fragment)

Critique de toute Psychologie
de l'Inconscient

Président : M. SICARD, Professeur

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS-VI^e

LE DOYEN. . M. ROGER

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	GILBERT.
Clinique médicale	BEZANCON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	ROUVIÈRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	MM.	MM.	MM.
ABRAMI.	CLERC.	LABBÉ (Henri).	MULON.
ALGLAVE.	DEBRÉ.	LARDENNOIS.	PHILIBERT.
AUBERTIN.	I. de JONG.	LE LORIER.	RIBIERRE.
BASSET.	DUVOIR.	LEMAITRE.	RICHT Fils.
BAUDOUIN.	ÉCALE.	LEVY-SOLAL.	TANON.
BINET.	FIESSINGER.	LHERMITTE.	VA UDESCAL.
BLANCHETIÈRE.	FOIX.	LIAN.	VERNE.
BRANCA.	GARNIER.	MATHIEU.	VILLARET.
BRULÉ.	HARVIER.	METZGER.	VELTER.
CADENAT.	HEITZ-BOYER.	MOCQUOT.	
CHAMPY.	HOVELACQUE.	MONDOR.	
CHIRAY.	JOYEUX.	MOURE.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1926

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

JEAN-EUGÈNE-EDMOND BODIN

Né à Rennes le 28 Août 1899

LA SIBYLLE

(Fragment)

Critique de toute Psychologie de l'Inconscient

Président : M. SICARD, Prof: sseur

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS-VI^e



A MON PÈRE

A M. LE PROFESSEUR SICARD

A M. LE PROFESSEUR P. TEISSIER

A M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ NOEL FIESSINGER

INTRODUCTION

L'étude contre Freud n'était à l'origine qu'un court chapitre d'un livre annoncé sous le titre de La Sibylle. Une certaine philosophie de l'histoire, par conséquent de la foi et de l'art, forme le sujet de ce livre ; il recherche derrière les décorations qui surchargent les siècles et divisent l'intérêt, une continuité ignorante des sauts, des ruptures, des oppositions qu'enseigne l'histoire proprement dite. Il reste en profondeur ; il regarde l'histoire du dedans de l'homme ; aussi, dans sa partie descriptive, semble-t-il d'abord n'être qu'une longue poésie, c'est-à-dire une philosophie virtuelle. A la fin, une interprétation s'impose, la poésie se durcit par places, on se trouve en présence d'un système né de la vie. Système purement humain, biologique plus que psychologique, situé, si l'on veut, à la limite de la vie terrestre ; il arrive au seuil de la métaphysique.

Ainsi, dans la connaissance du passé, qu'il confronte sans cesse avec soi-même, l'homme apprend les moyens exacts du présent ; entre ce présent dont il ne peut s'abstraire et l'avenir qu'il ne connaîtra point, se place pour lui une échappée sur le divin, l'éternel.

Il n'y a pas bien longtemps que l'homme n'hérite plus en aveugle ses dieux du passé ; cet allègement l'a étourdi, allristé ; le malheur actuel achève de secouer son âme. Beaucoup, dans une frayeur d'enfants abandonnés, retournent à la maison, comme si le père y demeurerait toujours. Mais le père ne vit plus qu'en nous. L'espoir est avec ceux qui, aimant les divinités passées, recherchent leur souffle dans des formes nouvelles. On pourrait dire que Dieu est assez rusé pour nous suivre dans notre course et nous faire croire qu'il change avec nous ; il est peut-être des moments où le vrai Dieu, c'est de n'en pas avoir, j'entends en image.

Entre son terme philosophique et son début descriptif, le plan de La Sibylle comportait nécessairement une vue d'ensemble

des théories successives de la vie humaine. Chose étonnante, on retrouve au fond de ces théories une continuité qui paraît exactement dessinée sur la continuité historique ; de telle sorte qu'on en vient à se demander si, dans la philosophie comme dans l'histoire, il ne faut pas faire la part de la décoration, et si la véritable philosophie, la philosophie pure ne serait pas dans le besoin de philosopher. Pour peu qu'on y regarde, on devine là des perspectives qui ont l'attraction de l'inconnu. Mais qu'un aveu sévère arrête à leur porte ; ce ne sont point des jeux de l'esprit ; nul n'a le droit d'y pénétrer qui n'écoute la misère de son cœur.

La théorie de Freud ne s'inscrit pas parmi les grands systèmes philosophiques ; elle n'est qu'une psychologie perdue dans le mouvement matérialiste du XIX^e siècle. Une brève mention l'eût saluée, si elle ne s'était d'autre part rattachée à l'école de philosophie religieuse qui, ouverte par Fontenelle et le président de Brosses, s'est épanouie dans ces dernières années avec Tylor, Lang, Smith, Frazer, S. Reinach, etc..., et règne encore sous le nom d'anthropologisme. La doctrine de Freud introduit cette théorie philosophique générale dans la psychologie ; elle voit dans l'homme ce que l'autre a vu dans les peuples. A l'anthropologisme manquait un appendice psychologique ; Freud le lui donne. Sa doctrine est précieuse : elle montre de quelle façon obligée on doit concevoir le psychisme humain, si l'on suit Lang et Frazer. Cependant, c'est par hasard que Freud nous a fourni cette preuve ; il est parti de la médecine, de l'étude des névroses et sur l'ossature d'un système psychologique déjà complexe, il a plaqué de la philosophie. Aussi sa théorie devenait-elle une transition nécessaire et commode pour quitter le livre critique de La Sibylle et passer de la dernière des théories en date à l'hypothèse originale. Cette transition, j'ai senti qu'elle réclamait une attention très vive, puisque s'offrant tour à tour sous deux faces différentes, elle permettait, chose rare pour une philosophie, qu'on la mesure avec elle-même. Mais j'ai reconnu que la doctrine viennoise ne pourrait être utilement examinée si on l'abordait comme un bloc logique et qu'il fallait, au contraire, en suivre étroitement l'étonnante genèse expérimentale. En un mot, revivre dans le temps la pensée de Freud ; alors on comprend pourquoi tel mécanisme ici, pourquoi telle idée plus loin.

Freud n'est pas un voyageur ; il aime sa première maison au point que pour l'élayer, la défendre, l'embellir, il l'entoura de murs, de fossés, d'une ville entière. La visite complète d'un tel dédale m'entraînant dans des domaines éloignés de mon sujet, j'ai dû en faire un récit particulier. ¶

On y verra la psychanalyse considérée surtout par son côté psychologique. 1^o J'ai d'abord montré comment Freud concevait le cadre général de notre psychisme, comment il arrive à la notion de l'Inconscient, ou plutôt comment il en parle pour y arriver. 2^o Ensuite j'ai cherché avec quoi il remplit ce cadre ; c'est le lever d'Eros ; puis, quels mécanismes il est forcé d'ajuster à tout cela pour en faire un système. 3^o Mis en équilibre, le système se présente sous deux façades, l'une physiologique (les matérialistes disent psychologique), l'autre philosophique ; elles ne correspondent pas ; le système est construit de biais. Cela n'a rien de surprenant, les mécanismes sont tous coulés par l'erreur. 4^o J'expose, pour conclure, la nécessité d'une philosophie où il ne soit plus question d'Inconscient, ni de passé. Ni de passé ? Pensera-t-on que je fais du présent un dieu trop absolu ? J'ai essayé de montrer que la notion de passé est incompatible avec celle de l'être ; en nous le passé n'a même pas la complice qu'on lui accorde généralement, cette mémoire, réservoir-fantôme d'images fixées. L'être vivant n'est qu'un perpétuel présent ; conception psychologique de naissance, mais qui peut avoir une robuste maturité philosophique : s'il en est ainsi, le temps n'est qu'un rapport, et construit de telle façon qu'il est égal à zéro. La création ne connaît point le temps ; l'univers ne dure point et n'a point duré. Si l'on veut chercher sa loi et celle de la vie, c'est ailleurs qu'il faut frapper. Perpétuel présent qui nécessite la perpétuelle conscience ; l'hypothèse de l'Inconscient doit mourir ; elle montre la criminelle fortune que peut acquérir un mot, jeté par quelques savants et recueilli dans le siècle. Ce mot fut sans doute commode, pendant un court instant ; maintenant il ne répond plus à rien ; aussi est-il devenu une réalité. Il a remplacé les vertus et les catégories. J'ai lu bien des livres écrits sur lui ; tous les faits qu'on lui rapporte sont explicables autrement et plus simplement. En tous cas, il ne coïncide plus avec nos besoins actuels ; notre heure est trop douloureuse pour qu'il soit juste et possible

d'ajouter encore à son impureté, en faisant de l'homme lui-même un trouble champ de bataille. Non ; une harmonie secrète est en nous ; et si, de la métaphysique nous voulons glisser dans la morale, nous verrons que c'est là ce qui consolera nos cœurs. Tandis que l'âpreté nous entoure, notre vie ne se déchire point elle-même ; le spectacle de l'équilibre de ses deux principes nous émerveille. Nous sentons que la force conjugée qui nous anime ne se sait point d'autre adversaire que la réalité extérieure et qui-doit être vaincue. Je dis vaincue, non pas détruite ; les vrais créateurs ne créent rien, ils transforment.

J'avertis que je n'ai pu développer toutes ces idées ; le quatrième chapitre n'en contient en quelque sorte que l'annonce. Si j'ai donné aux questions de perception et, en général, à la psychologie, une part plus grande qu'à la philosophie, c'est pour rester dans l'unité du sujet.

CHAPITRE I

L'INCONSCIENT

La plupart des auteurs qui ont étudié l'œuvre de Freud, exposent les idées du médecin viennois sous la forme d'un système abstrait. Sans doute est-ce un besoin de clarté qui les pousse. Le lecteur se trouve alors en présence d'une théorie obscure, souvent incompréhensible — à moins qu'il ne connaisse les livres mêmes de Freud, — et si fantastique, si impitoyable, qu'il lui faut ou la rejeter complètement ou l'admettre en entier. Cette façon de procéder a encore l'inconvénient d'être contraire à un ordre créateur qu'elle veut sacrifier à un ordre logique établi après coup, oubliant que dans cette œuvre essentiellement imaginative, l'imagination ne travaille jamais qu'en vertu et à propos de faits apportés par l'expérience ; de telle sorte qu'on ne saurait, sans risque de trahir la logique elle-même, se mettre en dehors de leur succession.

Dans ce qu'on appelle la théorie de Freud, il ne s'agit point d'une doctrine philosophique construite en vue d'une interprétation du monde et de l'homme, et qui, refusant la science pour raison dernière, évite la tare qui marque tous les systèmes hybrides : n'être chez soi nulle part. Freud étudie quelques faits, il les interprète, il les abandonne pour ces interprétations dont il édifie peu à peu un système où les faits doivent ensuite rentrer comme ils peuvent ; mais il prétend tout devoir à l'expérimentation. Il se donne, ou se laisse donner Platon pour ancêtre spirituel ; sa méthode n'a toutefois aucune parenté avec la dialectique de Socrate. Le Grec, plein d'une méfiance qui manque à Freud, revient sans cesse en arrière pour contrôler ; sans autre souci de vérification, Freud ne revient en arrière que pour amalgamer —

ou plutôt, ses étapes ne se présentent point comme autant de constructions de plus en plus solides à mesure qu'il avancerait ; il est obligé, en quelque sorte, de les emporter avec lui ; il ne conquiert point, il ravage (1). Son système n'est pas du tout philosophique ; il aboutit à la philosophie. La métaphysique de la vie est une trouvaille faite à l'aventure de la route, et admise par charité dans le cortège. Mais à la fin, elle a monté les têtes et pris la direction de la troupe. Il est impossible de comprendre et d'apprécier l'œuvre de Freud si on n'en suit pas à pas la genèse intellectuelle.

En 1885 et 1889, Freud fut l'élève de deux médecins français, Charcot (2) et Bernheim. A la Salpêtrière, il apprit — ce qui était contraire à l'enseignement de ses maîtres viennois — qu'une maladie comme l'hystérie est d'origine psychique. Charcot s'aidait de l'hypnose ; il suggérait à une hystérique endormie certaines images qui entraînaient une paralysie, une contracture, ou tel autre symptôme. Il démontrait ainsi qu'une représentation intérieure peut occasionner un trouble physique. Mais c'est surtout à Nancy, auprès de Bernheim, que Freud a posé les bases de sa méthode. Comme Charcot, Bernheim utilisait le sommeil hypnotique. Une de ses expériences a eu sur Freud une influence importante :

1^o Bernheim endort un sujet et lui dit : « Vous vous éveillerez et cinq minutes après, vous ouvrirez le parapluie qui est dans le coin de la chambre. » L'ordre est exécuté ponctuellement. Bernheim demande : « Pourquoi ouvrez-vous un parapluie dans la chambre ? » L'autre cherche, ne sait que répondre, se trouble, et finalement donne l'explication suivante, fausse pour tous les assistants, vraie pour lui seul : « Je voulais voir si c'était le mien. »

2^o Mais Bernheim insiste : « Vous vous trompez, ce n'est pas là le véritable motif. Tâchez de vous rappeler. Que vous est-il arrivé ? » Traqué de suggestions en suggestions, le sujet

(1) On trouve de nombreux exemples du raisonnement suivant :

1^o A n'est pas certain, mais admettons-le pour plus de facilité. Si A est certain, B est vrai.

2^o B est vrai, donc nous avons raison de tenir A pour certain.

(2) Cf. un article écrit par Freud à l'occasion de la mort de Charcot, *Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre* (Vienne, 4^e éd., 1922), t. I, p. 1.

retrouve les circonstances en apparence oubliées ; le sommeil hypnotique et l'ordre regu reviennent à sa mémoire.

Cette expérience montrait qu'une persuasion qui s'en donnait la peine et savait insister, pouvait rattacher le symptôme à l'image originelle. La méthode de Freud n'est pas autre chose qu'une application véritablement passionnée de cet interrogatoire. Erigées en dogme, la question et sa réponse deviennent le plus simple des instruments de travail. D'autres voulurent soulager les hommes en leur promettant l'oubli de leurs douleurs. Freud prétend guérir en aiguissant le mal. Son breuvage est « Souvenez-vous ! » (1). Position périlleuse. Freud s'y est maintenu avec une audace qui mérite un hommage.

Tout d'abord il se débarrasse de l'hypnose qui lui donne des résultats incertains, et qui rappelle trop l'exorcisme. C'est loyalement qu'il pénétrera dans l'âme humaine. Jamais, depuis Siegfried, on n'avait vu pareille obstination à faire sortir le monstre de sa caverne pour lui dérober son or. A propos de chaque symptôme, il s'acharne à faire jaillir au jour la cause dérobée à laquelle il a foi. On pense bien qu'il ne s'en tient pas aux signes pathologiques. La sphère des rêves, qui oscille étrangement entre le morbide et le normal, fascine son imagination. Et derrière chaque rêve, comme derrière chaque symptôme il découvre un secret (2). Puis c'est la vie la plus saine qui se livre à lui : nos sentiments, nos démarches, les moindres faits de notre existence quotidienne, ceux, par exemple, que l'on désigne sous le nom d'actes manqués (*lapsus linguæ*, *lapsus calami*, oublis, méprises, etc...) mais pas ceux-là seulement, tous les autres, tous ne sont que des masques sous lesquels se dissimule le Tentateur. Mais le moment n'est pas encore venu d'en parler.

Ainsi Freud construit peu à peu la conception peut-être la plus curieuse, quelquefois la plus avisée, en général la plus fausse qu'on se soit faite de l'homme.

(1) Cf note I (à la fin du volume).

(2) En ce qui concerne l'Onirocritique, cf. *Freud die Traumdeutung* (Vienne, 7^e éd., 1922). Une traduction française est parue, il y a quelques jours, chez Alcan. Cf. note II.

Façon d'interroger (1). — Il commence par nous mettre en présence de malades. Nous savons qu'il les interroge ; mais comment ? La séance est assez théâtrale ; il faut de la pénombre ; le malade s'allonge sur un divan. Freud se place derrière lui, de façon à observer sans être vu. Le patient a reçu l'ordre et donné la promesse de raconter tout ce qui lui passe par la tête : rien n'est insignifiant, rien n'est invraisemblable, rien n'est humiliant, rien n'est impur — ou plutôt tout mérite qu'on s'y arrête. Ceci dit, Freud n'est pas en peine pour poser ses questions : un symptôme, un rêve, une image qui préoccupe le malade, un acte manqué lui servent de prétexte. Un malade a vu en rêve son oncle fumant une cigarette ? A quoi cela le fait-il penser ? Dès lors, la série est amorcée ; d'associations en associations, le patient, sans le savoir, trahit sa vie cachée. Freud note les idées qui se déroulent ; pour déceler plus facilement le désir obscur dont elles sont le reflet, il les fait siennes et cherche ce qu'elles évoquent en son esprit. Discrètement il guide le monologue de son patient ; à travers les sujets en apparence les plus lointains, il aboutit toujours à l'événement initial. Cette découverte peut demander des années de lutte.

User des associations d'idées à la manière d'une clef souveraine n'est pas, pour une telle *psychanalyse*, le vice capital. Elle a le terrible défaut de postuler ce qu'elle veut démontrer. En effet, elle n'a de valeur que si l'inconscient existe et elle n'existe que pour le rechercher. Ce paralogisme n'aurait même pas, pour se défendre, le nombre des malades étudiés ; c'est l'inconvénient des systèmes mi-scientifiques, mi-psychologiques. Nous voici donc, dès le départ, sur du sable mouvant.

Trois exemples d'obsession. — Ou la méthode est juste dès le premier cas observé et alors elle n'a pas besoin de faire appel à une expérience sans cesse accrue ; ou elle est fausse, et elle ne peut recevoir sa consécration de cette expérience. En un certain sens, Freud a donc raison lorsque, dans la *Théorie générale des névroses* (2), il développe sa doctrine en

(1) Cf. note III.

(2) Cette étude, dans l'*Introduction à la Psychanalyse*, n'est précédée de celle

l'appuyant simplement sur trois observations. Nous pourrions nous contenter d'exposer les conclusions qu'il en tire ; pourtant, nous demanderons au lecteur de vouloir bien nous suivre dans la vie de ces trois femmes. D'abord, parce que ces exemples seront les seuls que nous aurons l'occasion de rapporter en détail ; ensuite, parce que la façon dont Freud interprète est au moins aussi intéressante que l'interprétation elle-même.

Première observation. — Nous laissons la parole à Freud :

« Un jeune officier en permission me prie de me charger du traitement de sa belle-mère qui, quoique vivant dans des conditions on ne peut plus heureuses, empoisonne son existence et l'existence de tous les siens par une idée absurde. Je me trouve en présence d'une dame âgée de cinquante-trois ans, bien conservée, d'un abord aimable et simple. Elle me raconte volontiers l'histoire suivante. Elle vit très heureuse à la campagne avec son mari qui dirige une grande usine. Elle n'a qu'à se louer des égards et des prévenances que son mari a pour elle. Ils ont fait un mariage d'amour, il y a trente ans, et, depuis le jour du mariage, nulle discorde, aucun motif de jalousie n'étaient venus troubler la paix du ménage. Ses deux enfants sont bien mariés et son mari, voulant remplir ses devoirs de chef de famille jusqu'au bout, ne consent pas encore à se retirer des affaires. Un fait incroyable, à elle-même incompréhensible, s'est produit il y a un an : elle n'hésita pas à ajouter foi à une lettre anonyme qui accusait son excellent mari de relations amoureuses avec une jeune fille. Depuis qu'elle a reçu cette lettre, son bonheur est brisé. Une enquête un peu serrée révéla qu'une femme de chambre, que cette dame admettait peut-être trop dans son intimité, poursuivait d'une haine féroce une autre jeune fille qui, étant de même extraction qu'elle, avait infiniment mieux réussi dans sa vie : au lieu de se faire domestique, elle avait fait des études qui lui avaient permis d'entrer à l'usine, en qualité d'employée.

des actes manqués et des rêves que par un souci de composition. L'analyse des rêves est fondée sur le même principe que celle des névroses. Elle la complète, mais ne l'implique pas. Toutes deux reposent sur un substrat commun.

La mobilisation ayant raréfié le personnel de l'usine, cette jeune fille avait fini par occuper une belle situation : elle était logée à l'usine même, ne fréquentait que des « messieurs » et tout le monde l'appelait « mademoiselle ». Jalouse de cette supériorité, la femme de chambre était prête à dire tout le mal possible de son ancienne compagne d'école. Un jour, sa maîtresse lui parla d'un vieux monsieur qui était venu en visite et qu'on savait séparé de sa femme, et vivant avec une maîtresse. Notre malade ignore ce qui la poussa, à ce propos, à dire à sa camériste qu'il n'y aurait pour elle rien de plus terrible que d'apprendre que son bon mari a une liaison. Le lendemain, elle reçoit par la poste la lettre anonyme dans laquelle lui était annoncée, d'une écriture déformée, la fatale nouvelle. Elle soupçonna aussitôt que cette lettre était l'œuvre de sa méchante femme de chambre, car c'était précisément la jeune fille, que celle-ci poursuivait de sa haine, qui y était accusée d'être la maîtresse du mari.

« Mais, bien que la patiente ne tardât pas à deviner l'intrigue et qu'elle eût assez d'expérience pour savoir combien peu de confiance méritent ces lâches dénonciations, cette lettre ne l'en a pas moins profondément bouleversée. Elle eut une crise d'excitation terrible, et envoya chercher son mari, auquel elle adressa, dès son apparition, les plus amers reproches. Le mari accueillit l'accusation en riant et fit tout ce qu'il put pour calmer sa femme. Il fit venir le médecin de la famille et de l'usine, qui joignit ses efforts aux siens. L'attitude ultérieure du mari et de la femme fut des plus naturelles : la femme de chambre fut renvoyée, mais la prétendue maîtresse reste en place. Depuis ce jour, la malade prétendait souvent qu'elle était calmée et ne croyait plus au contenu de la lettre anonyme. Mais son calme n'était jamais profond ni durable. Il lui suffisait d'entendre prononcer le nom de la jeune fille, ou de rencontrer celle-ci dans la rue, pour entrer dans une nouvelle crise de méfiance, de douleurs et de reproches (1). »

Il est évident, comme le remarque Freud, qu'à un cas

(1) Freud : *Introduction à la Psychanalyse* (Paris, 1922), p. 270, 271. Trad. du docteur Jankélévitch. — Il s'agit d'un cours professé à Vienne de 1915 à 1917.

semblable, la psychiâtrie scientifique ne peut fournir une explication satisfaisante. La psychanalyse, au contraire, déclare qu'elle va tout éclairer ; en fait elle apporte une quantité de renseignements. Ici nous rencontrons, pour la première fois, l'idée que si l'interrogatoire analytique ne peut prétendre à la logique d'un système, il n'en constitue pas moins un procédé intéressant en soi. Voyons Freud à l'œuvre :

« ...Veuillez d'abord vous souvenir de ce détail, insignifiant en apparence, qu'à vrai dire la patiente a provoqué la lettre anonyme, point de départ de son obsession : n'a-t-elle pas notamment dit, la veille, à la jeune intrigante, que son plus grand malheur serait d'apprendre que son mari a une maîtresse ? En disant cela, elle avait *suggéré* à la femme de chambre l'idée d'envoyer la lettre anonyme. L'obsession devient ainsi, dans une certaine mesure, indépendante de la lettre ; elle a dû exister antérieurement chez la malade, à l'état d'appréhension (ou de désir ?). Ajoutez à cela les quelques petits faits que j'ai pu dégager, à la suite de deux heures d'analyse. *La malade se montrait très peu disposée à obéir* lorsque, son histoire racontée, je l'avais priée de me faire part d'autres idées et souvenirs pouvant s'y rattacher... Mais au cours de ces deux heures, elle n'en a pas moins laissé échapper quelques remarques *qui autorisèrent, qui imposèrent même une certaine interprétation*, projetant une vive lumière sur la genèse de son obsession. Elle éprouvait elle-même un profond sentiment pour un jeune homme, pour ce gendre sur les instances duquel je m'étais rendu auprès d'elle. *De ce sentiment elle ne se rendait pas compte* ; elle en était à *peine* consciente : vu les liens de parenté qui l'unissaient à ce jeune homme, son affection amoureuse n'eut pas de peine à revêtir le masque d'une tendresse inoffensive. Or, nous possédons une expérience suffisante de ces situations pour pouvoir pénétrer sans difficulté dans la vie psychique de cette honnête femme et excellente mère de cinquante-trois ans. *L'affection qu'elle éprouvait était trop monstrueuse et impossible pour être consciente ; elle n'en persistait pas moins à l'état inconscient et exerçait ainsi une forte pression*. Il lui fallait quelque chose pour la délivrer de cette pression, et elle dut son soulagement au mécanisme du déplacement qui joue si souvent un rôle

dans la production de la jalousie obsédante. *Une fois convaincue que si elle, vieille femme, était amoureuse d'un jeune homme, son mari, en revanche avait pour maîtresse une jeune fille, elle se sentit délivrée du remords que pouvait lui causer son infidélité...* L'idée fixe de l'infidélité du mari devait agir comme un baume calmant appliqué sur une plaie brûlante. Inconsciente de son propre amour, elle avait une conscience obsédante, allant jusqu'à la manie, du reflet de cet amour, *reflet dont elle retirait un si grand avantage* (1). » Nous soulignons les mots et les phrases qui doivent, pour plusieurs raisons, éveiller l'attention ; nous montrerons que la matière de cette observation étant admise, on peut en tirer une explication psychologique, plus réelle, sans doute, que l'explication psychanalytique. A propos de cette histoire, Freud fait deux remarques qui ne vont pas tarder à devenir des lois générales : 1^o L'idée fixe, en l'occasion la jalousie, a un sens, elle est déterminée ; 2^o elle recouvre un état que Freud qualifie *inconscient* (l'amour pour le gendre) et elle est, avec cet état, dans un rapport de cause à effet. Notons que, dès ce premier essai, la théorie est constituée. Nous avons montré que le principe en était même posé avant. Freud n'est donc pas convaincu de la valeur de son instrument, puisqu'il cherche sans cesse à la retrouver dans les résultats du travail qu'il en obtient ?

Aussi tout ce qui va suivre ne doit pas être envisagé à la façon de problèmes impartialement étudiés, mais comme une série de faits inconsciemment sollicités, nécessairement vus sous l'angle d'un système. La deuxième et la troisième observations confirmeront les données fournies par la première ; elles contiennent, dans leurs détails, les tendances que Freud placera ensuite à des points cruciaux de son Inconscient.

Deuxième observation. — « Une dame âgée de trente ans environ, qui souffrait de phénomènes d'obsession très graves, et que j'aurais peut-être réussi à soulager, sans un perfide accident qui a rendu vain tout mon travail..., exécutait plusieurs fois par jour, entre beaucoup d'autres, l'action obsé-

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 274, 275.

dante suivante, tout à fait remarquable : Elle se précipitait de sa chambre dans une autre pièce contiguë, s'y plaçait dans un endroit déterminé, devant la table occupant le milieu de la pièce, sonnait sa femme de chambre, lui donnait un ordre quelconque ou la renvoyait purement et simplement et s'enfuyait de nouveau précipitamment dans sa chambre. Certes, ce symptôme morbide n'était pas grave, mais il était de nature à exciter la curiosité. L'explication a été obtenue de la façon la plus certaine et irréfutable, sans la moindre intervention du médecin. *Je ne vois même pas comment j'aurais pu soupçonner le sens de cette action obsédante, entrevoir la moindre possibilité de son interprétation.* Toutes les fois que je demandais à la malade : « Pourquoi le faites-vous ? » Elle me répondait : « Je n'en sais rien. » Mais un jour, après que j'eus réussi à vaincre chez elle *un grave scrupule de conscience*, elle trouva subitement l'explication et me raconta des faits se rattachant à cette action obsédante. Il y a plus de dix ans, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui, la nuit de noces, se montra impuissant. Il avait passé la nuit à courir de sa chambre dans celle de sa femme, pour renouveler la tentative, mais chaque fois sans succès. Le matin, il dit, contrarié : « J'ai honte devant la femme de chambre qui va faire le lit. » Ceci dit, il saisit un flacon d'encre rouge, qui se trouvait par hasard dans la chambre, et en versa le contenu sur le drap de lit, mais pas à l'endroit précis où auraient dû se trouver les taches de sang. Je n'avais pas compris tout d'abord quel rapport il y avait entre ce souvenir et l'action obsédante de ma malade... Alors la malade m'amenant dans la deuxième chambre et me plaçant devant la table, me fit découvrir, sur le tapis de celle-ci, une grande tache rouge. Et elle m'expliqua qu'elle se mettait devant la table, dans une position telle que la femme de chambre qu'elle appelait ne pût pas ne pas apercevoir la tache. Je n'eus plus alors de doute quant aux rapports étroits existant entre la scène de la nuit de noces et l'action obsédante actuelle (1). » Nous devons savoir que cette femme, bien qu'elle fût séparée de son mari, conservait pour lui une grande admiration. Freud admet qu'elle

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 283, 284.

s'identifie avec son mari quand elle imite la course d'une pièce à l'autre ; il admet de plus que, d'après un symbolisme qu'il a surtout appris à connaître par l'étude des rêves, la table peut être considérée comme figurant le lit. L'action obsédante n'est donc qu'une répétition de la nuit nuptiale. Mais dans quel but la malade se donne-t-elle ce spectacle ? « Le noyau de l'action consiste manifestement dans l'appel adressé à la femme de chambre, dont le regard est attiré sur la tache, contrairement à l'observation du mari : nous devrions avoir honte devant la femme de chambre. Jouant le rôle du mari, elle le représente donc comme n'ayant pas honte devant la femme de chambre, la tache se trouvant « à la bonne place » (?).

« Nous voyons donc que notre malade ne s'est pas contentée de reproduire la scène : elle l'a continuée et corrigée, elle l'a rendue réussie. Mais ce faisant, elle corrige également un autre accident pénible de la fameuse nuit, accident qui avait rendu nécessaire le recours à l'encre rouge : l'impuissance du mari. L'action obsédante signifie donc : Non, ce n'est pas vrai, il n'avait pas à avoir honte, il ne fut pas impuissant (1). »

Sans nous attacher à montrer combien il serait difficile de ramener cette explication dans le cadre général que Freud assignera plus tard aux névroses obsessionnelles (2), nous ferons remarquer qu'ici l'analyse nous a encore conduits dans la vie la plus intime d'une femme, et que l'idée fixe se greffe encore sur un état psychologique dit inconscient.

Avec le dernier exemple, nous descendons dans le cercle de l'enfance. « *E vengo in parole, ove non è che luca.* »

Troisième observation. — « Il s'agit d'une belle jeune fille de dix-neuf ans, enfant unique de ses parents auxquels elle est supérieure par son instruction et sa vivacité intellectuelle. Enfant, elle était d'un caractère sauvage et orgueilleux, et était devenue au cours des dernières années, et sans aucune cause extérieure apparente, morbidement nerveuse. Elle se montre particulièrement irritée contre sa mère... La seule chose qui nous intéresse dans le cas de cette malade, c'est son céré-

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 285.

(2) Cf. Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 370.

monial du coucher, qui est une source de souffrance pour ses parents. On peut dire que, dans un certain sens, tout sujet normal a son cérémonial du coucher, ou tient à la réalisation de certaines conditions, dont la non-exécution l'empêche de s'endormir... Mais toutes les conditions dont l'homme sain entoure le sommeil sont rationnelles... (Au contraire) le cérémonial morbide comporte des conditions que nulle raison ne justifie, et d'autres qui sont nettement antirationnelles. Notre malade justifie les précautions qu'elle prend pour la nuit par cette raison que pour dormir elle a besoin de calme ; elle doit donc éliminer toutes les sources de bruit. Pour réaliser ce but, elle prend tous les soirs, avant le sommeil, les deux précautions suivantes : en premier lieu, elle arrête la grande pendule qui se trouve dans sa chambre et fait emporter toutes les autres pendules ; en deuxième lieu, elle réunit sur son bureau tous les pots à fleurs et vases, de telle sorte qu'aucun d'entre eux ne puisse, pendant la nuit, se casser en tombant et ainsi troubler son sommeil. Elle sait parfaitement bien que le besoin de repos ne justifie ces mesures qu'en apparence... Les autres conditions du cérémonial n'ont rien à voir avec ce besoin. Au contraire : la malade exige, par exemple, que la porte qui sépare sa chambre de celle de ses parents reste entr'ouverte... Mais les précautions les plus importantes portent sur le lit même. L'oreiller qui se trouve à la tête du lit ne doit pas toucher au bois du lit, etc... Chaque acte doit être contrôlé, répété ; le doute s'attaque tantôt à l'une, tantôt à une autre précaution, et tout ce travail dure une heure ou deux pendant lesquelles ni la jeune fille, ni ses parents terrifiés ne peuvent s'endormir (1). »

Freud nous apprend que l'analyse de cette névrose n'a pas été facile. La jeune fille répondait pas un « non » catégorique à tous les projets d'interprétation. Freud ne s'est pas découragé ; avec une naïveté qui impressionne quelque peu, il ajoute que la jeune fille, à force d'être analysée, « *a fini par accepter toutes ses interprétations* ».

Comme pour les deux cas précédents, cherchons tout d'abord quel était le sens de ces actions bizarres ? C'est à titre

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 286-288.

de symbole génital féminin que la jeune fille ne supportait pas, durant la nuit, la présence de la pendule dans sa chambre. En effet, la pendule assume le rôle de ce symbole « à cause de la périodicité de son fonctionnement qui s'accomplit à intervalles égaux ». Mais pourquoi la malade craignait-elle d'être troublée par le tic-tac de cette pendule ? « Ce tic-tac peut être considéré comme une représentation symbolique des battements du clitoris lors de l'excitation sexuelle. Elle était en effet, souvent réveillée par cette sensation pénible, et c'est la crainte de l'érection qui lui avait fait écarter pendant la nuit toutes les pendules et montres en marche. Pots à fleurs et vases sont, comme tous les récipients, également des symboles féminins... (1) » La crainte qu'ils tombent et se cassent répondait chez la malade, par l'intermédiaire d'un événement d'enfance (elle s'était blessée à la main avec un vase), à la peur angoissante de saigner ou de ne pas saigner pendant sa nuit de noces. Cette peur n'utilisait ce dernier détail qu'à titre de symbole ; en fait, la vraie protestation était dirigée contre les rapports sexuels (saigner) ou contre l'idée que son mari pourrait douter de sa virginité (ne pas saigner).

Reste la partie la plus importante du cérémonial : l'oreiller séparé du bois de lit. Interrogée là-dessus, la jeune fille répond que l'oreiller est toujours femme et que la paroi verticale du lit est homme. Qu'en conclut Freud ? « Elle voulait ainsi, par une sorte d'action magique, pourrions-nous dire, séparer l'homme et la femme, c'est-à-dire empêcher ses parents d'avoir des rapports sexuels (2). » Freud retrouve dans le passé de sa malade une série de pratiques qui confirment son interprétation : l'enfant simulait souvent la peur pour coucher auprès de ses parents, ou même avec eux ; parfois sa mère lui cédait la place. Maintenant que nous connaissons le sens du cérémonial, il s'agit d'établir dans quel but il a été institué. « Contentez-vous de savoir, dit Freud, que cette jeune fille éprouvait pour son père une attirance érotique dont les débuts remontaient à son enfance, et il faut peut-être voir dans ce fait la raison de son attitude peu amicale envers sa mère (3). »

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 289.

(2) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 290.

(3) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 292.

Bien entendu Freud n'arrive à cette conclusion que parce qu'il connaît déjà les lois de la sexualité infantile. Freud bénéficie de révélations ; *haec dicit Dominus*. Qu'il l'avoue, au lieu de se retrancher derrière une expérience qui ne fait que reculer le problème ; au moins, il se mettrait au delà de toute réfutation, comme un visionnaire. Mais non, en persistant à expérimenter dans le domaine affectif, comme on expérimente *in vitro* et même *in vivo*, il préfère n'être plus que le vulnérable dernier-né du matérialisme.

Quant à l'histoire, ce sont là de tristes choses dans la tête d'une vierge. Freud en convient, mais il ajoute aussitôt : « N'oubliez pas que ces choses-là, je ne les ai pas inventées ; je les ai seulement interprétées. »

Conclusion forcée. L'Inconscient. — Qui fera la psychanalyse de la psychanalyse ? D'une main, Freud a glissé dans le sac ce qu'il voulait que l'autre en retire.

Dans les trois histoires que nous venons de raconter, les obsessions étaient en rapport intime avec des événements survenus dans la vie des malades. Ainsi ces femmes semblaient *fixées* à un certain fragment de leur passé, enfoncées dans leur maladie comme dans un refuge. Ce caractère, dit Freud, qui aime à généraliser, est commun à toutes les névroses (1). Dans les névroses traumatiques, les malades sont fixés au moment de l'accident. Cette analogie permet à Freud d'assimiler la névrose à une affection traumatique, qui s'expliquerait par l'incapacité où serait l'individu de réagir normalement à un événement psychique prononcé. Le traumatisme et son résultat, c'est le sentiment caché ; la névrose, c'est la façon dont le malade exprime ce sentiment.

Mais, comme nous l'avons vu, nos trois malades *ignoraient complètement* le sens, et, *a fortiori*, le but de leurs obsessions. La première ne savait pas qu'elle désirait son gendre, la seconde qu'elle réhabilitait son mari, la troisième qu'elle était amoureuse de son père ; et, c'est parce qu'elles ne pouvaient rien connaître de leurs sentiments, que toutes trois employaient pour les manifester, des moyens détournés. Ceci est une

(1) Cf. Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 297

conclusion : la recherche de Freud, qui croit aller de l'effet à la cause, est construite en sens inverse : 1^o Les moyens sont détournés ; 2^o donc, les sentiments sont inconscients. Ce raisonnement, est-il besoin de le dire, n'a pas de valeur, puisque le premier terme implique la connaissance du second. En effet, comment Freud pourrait-il dire *les moyens*, s'il ne les appliquait déjà, dans sa pensée, à des sentiments, et comment pourrait-il dire que ces moyens sont *détournés*, s'il ne savait déjà que les sentiments sont inconscients ? Dès maintenant, il nous paraît impossible d'admettre une relation logique entre les deux termes *détournés* et *inconscients*, tels que Freud les a posés.

Admettons cependant cette conclusion. Pour la justifier, Freud est aussitôt obligé de se demander : Quel rapport peut-il y avoir entre le sentiment et le moyen, entre l'événement et la maladie qui en résulte ? Ce ne peut être qu'un lien également inconscient et qui a pour origine l'événement, pour produit l'acte obsessionnel ; à ce levier obscur dont il soupçonne les manœuvres, Freud donne le nom de *processus psychique inconscient*.

Voici des sentiments ou des événements inconscients, des processus psychiques inconscients, c'est plus qu'il n'en faut pour créer un Inconscient. « Eh bien ! dans ces symptômes de la névrose obsessionnelle, dans ces représentations et impulsions qui surgissent *on ne sait d'où*, qui se montrent si réfractaires à toutes les influences de la vie normale et qui apparaissent, au malade lui-même, comme des hôtes tout-puissants venant d'un monde étranger, comme des immortels venant se mêler au tumulte de la vie des mortels, comment ne pas reconnaître l'indice d'une région psychique particulière, isolée de tout le reste, de toutes les autres activités et manifestations de la vie intérieure ? (1) » C'est nous qui soulignons, afin de montrer le terrible pouvoir que peuvent prendre les métaphores. On ne sait d'où, monde étranger, région, il faut bien donner à ces figures un contenu qui les charge d'une vie scientifique. L'Inconscient, cette Hyperborée d'où nous sont venus tant de monstres, assume un rôle semblable à celui des an-

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 301.

ciennes vertus. A l'origine (1), particulièrement avec l'école de la Salpêtrière, la notion de l'Inconscient a répondu au besoin d'expliquer certains faits expérimentaux ; l'Inconscient ne pouvait être qu'un mot commode (2). Mais ce mot s'est mis à vivre d'une existence réelle ; il a grandi, et maintenant chez Freud, par un singulier retour des choses, ce n'est plus à un terme conventionnel que l'on aboutit, c'est d'une réalité que l'on part.

Nous voici donc en possession d'une région intérieure où séjournent des représentations et des tendances inconscientes, et qui, malgré leur inconscience, continuent à déterminer des actions chez l'homme. Ces actions, par définition, sont inconscientes quant à leur cause : l'homme ne sait pas pourquoi il agit de telle façon. Bien plus, Freud établit entre cette inconscience des actions (en l'occasion les symptômes) et leur existence une relation de nécessité. Pour qu'un symptôme puisse se produire, il faut que sa cause soit inconsciente. Pas d'inconscience, pas de symptôme ; le processus psychique n'agit que parce que le malade ne le connaît pas. On conçoit déjà que, reposant sur ce principe, la psychanalyse ait comme but thérapeutique de ramener à la connaissance du malade les tendances qui ne tirent leur pouvoir pathogène que de leur inconscience.

Mais enfin, dira-t-on, comment se fait-il que ces tendances inconscientes, qui semblent vouloir, à toute force, se manifester, emploient des moyens aussi compliqués que ceux que vous dites, au lieu de s'adresser tout simplement à la conscience, pour s'exprimer normalement ? Freud a prévu cette objection ; il y répond en précisant de plus en plus l'image que nous avons de l'Inconscient (3).

Il a remarqué que, lorsqu'il cherche à guérir un malade celui-ci (qui l'eût cru ?) oppose à cet effort une violente *résistance*. Cette résistance se traduit par toutes sortes d'obstacles, par lesquels le monde essaye de faire avorter le traite-

(1) Nous ne parlons pas de de Hartmann, le créateur de l'Inconscient, mais pour qui l'Inconscient n'était qu'un terme métaphysique, désignant le génie de la vie.

(2) Cf. note IV.

(3) Cf. également Freud : *Samml. kl. Schrift.*, IV, XVIII.

ment. En un mot, il ne veut pas guérir ! Freud s'en indigne : « Il (le malade soumis à l'interrogatoire), il prétend, tantôt ne percevoir aucune idée, aucun sentiment ou souvenir... ou encore, ce qu'il a trouvé est vraiment trop insignifiant, stupide ou absurde et on ne peut vraiment pas lui demander de donner suite à des idées pareilles (1). » Mais le comble, c'est que lorsqu'on est arrivé, à longueur d'énergie et de persévérance, à imposer au malade une certaine volonté de guérir suivant les règles, on ne soit pas encore au bout de ses peines. « Finalement, on est tout étonné de constater qu'aucun progrès pratique, aucune atténuation des symptômes ne correspondent à cette élucidation. » Résistance opiniâtre, qui devait cacher quelque chose ; en effet, elle n'est que la manifestation — éprouvée par le psychanalyste qui interroge — du processus qui a justement empêché la tendance inconsciente de devenir consciente, qui l'a refoulée dans l'Inconscient. Ce processus c'est le *refoulement* (2). Le refoulement nous apparaît donc, à tout prendre, comme vendu à la maladie. Sans lui, la tendance, libre de fuir dans la conscience, deviendrait inoffensive. Signalons, en passant, la contradiction où tomberait Freud, s'il devait concilier cette dernière notion avec celle des instincts du moi, au service desquels il mettra plus tard le refoulement. Ce moi-là devrait être conçu comme si peu soucieux de ses intérêts, qu'il n'hésiterait pas à rendre l'individu malade ; nous développerons ceci. Le refoulement soulève une difficulté logique infiniment plus grave ; le lecteur l'a déjà formulée : il faudrait supposer que le processus psychique inconscient, pour être refoulé, eût pénétré dans la conscience, ne fût-ce qu'un instant ; ou, ce qui revient au même, qu'il eût tout d'abord été conscient. La conscience l'a jugé dangereux, elle l'a jeté dehors. Toutefois, si elle l'a connu et frappé d'ostracisme, il n'y a aucune raison pour qu'elle n'en ait pas gardé l'empreinte. D'ailleurs, on ne comprendrait réellement pas ce que serait cette conscience, qui éloignerait d'elle certains sentiments, par définition particulièrement

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 311, 312.

(2) Cf. Freud : *Samml. kl. Schrift.*, IV, I, 1, pour l'importance qu'il attache à ce processus : « La théorie du refoulement est maintenant la base sur laquelle repose toute la psychanalyse... »

violents et frappants, et qui n'en garderait aucune notion. Les crimes sont les choses qui s'oublient le moins facilement. Freud cite souvent Shakespeare ; il aurait dû méditer de plus près la conduite de Claudius et de Macbeth.

Pour détourner cet argument, qui introduirait la conscience là où le système ne peut l'admettre, Freud imagine, sans plus, une autre faculté psychique et nous donne enfin une représentation définitive de l'Inconscient.

« Nous assimilons donc le système de l'inconscient à une grande antichambre, dans laquelle les tendances psychiques se pressent, telles des êtres vivants. A cette antichambre est attenante une autre pièce, plus étroite, une sorte de salon, dans lequel séjourne également la conscience. Mais à l'entrée de l'antichambre, dans le salon, veille un gardien qui inspecte chaque tendance psychique, lui impose la censure et l'empêche d'entrer au salon si elle lui déplaît. *Que le gardien renvoie une tendance donnée dès le seuil, ou qu'il lui fasse repasser le seuil après qu'elle eût pénétré dans le salon : la différence n'est pas bien grande et le résultat est à peu près le même* (1). Tout dépend du degré de sa vigilance et de sa perspicacité. Cette image a pour nous cet avantage qu'elle nous permet de développer notre nomenclature. Les tendances qui se trouvent dans l'antichambre réservée à l'inconscient échappent au regard du conscient, qui séjourne dans la pièce voisine. Elles sont donc tout d'abord inconscientes. Lorsqu'après avoir pénétré jusqu'au seuil, elles sont renvoyées par le gardien, c'est qu'elles sont incapables de devenir conscientes : nous disons alors qu'elles sont refoulées. *Mais les tendances auxquelles le gardien a permis de franchir le seuil ne sont pas devenues pour cela nécessairement conscientes* (1) ; elles peuvent le devenir, si elles réussissent à attirer sur elles le regard de la conscience. Nous appellerons donc cette deuxième pièce : système de la *préconscience*. Le fait, pour un processus, de devenir conscient garde ainsi son sens purement descriptif. L'essence du refoulement consiste en ce qu'une tendance donnée est empêchée par le gardien de pénétrer de l'inconscient dans le précon-

(1) Nous soulignons. Ce sont les points où Freud cherche à glisser pour éviter l'argument précédent.

scient. Et c'est ce gardien qui nous apparaît, sous la forme d'une résistance, lorsque nous essayons, par le traitement analytique, de mettre fin au refoulement (1). »

Cette comparaison a l'inconvénient de ne rien expliquer. Elle crée un terme nouveau ; mais Freud doit reconnaître qu'on n'a pas répondu à une objection quand on l'a escamotée au moyen d'une définition (2). De plus, si le système du pré-conscient ne peut rendre compte, que par une complaisance extrême, du fait qu'un sentiment générateur d'une névrose puisse pénétrer dans la conscience sans toutefois devenir conscient, il lui devient tout à fait impossible d'expliquer comment les choses se passent, quand il s'agit, non plus d'un sentiment, mais d'un événement extérieur (2^e obs.). Personne n'admettra que la malade en question n'ait pas gardé le souvenir de sa nuit de nocces ; d'ailleurs elle l'a si bien gardé, qu'elle le raconte tout au long. Une telle attitude en dehors des objections exposées ci-dessus, conduirait Freud à établir une différence entre un événement extérieur d'ordre affectif et un état affectif, différence insoutenable ici, car il n'est pas d'état affectif qui ne se rattache, de quelque manière, à un événement extérieur. Freud s'en tire simplement en disant que la malade peut avoir conservé le souvenir de sa nuit de nocces, mais qu'il y a rupture d'un lien qui permettrait de rattacher l'obsession à cet événement. Hypothèse non moins inadmissible, car, outre qu'on ne conçoit pas ce que serait ce lien, sinon la conscience elle-même, par définition conservée, on ne voit pas non plus comment un événement de cette importance, ayant la valeur psychanalytique d'un sentiment, pourrait entraîner un refoulement sans être refoulé lui-même. Nous ajouterons que tout se termine ainsi dans un cercle vicieux, puisque la théorie qui rattache l'obsession à l'événement, par l'intermédiaire de l'*Inconscient*, demanderait comme première condition que l'événement eût été refoulé.

En définitive, un seul argument pourrait peut-être nous faire pencher en faveur de la conception que nous venons d'exposer ; c'est celui qu'on tirerait des succès thérapeutiques

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 319.

(2) Cf. note V.

remportés en s'appuyant sur elle. Freud et son école n'ont pas manqué d'y faire appel : qu'importe après tout vos critiques ? Notre principe est juste puisqu'il nous permet de guérir des malades ; il n'y a qu'à s'incliner. Cette démonstration par l'évidence arrête beaucoup d'esprits qui, sans elle, rejeteraient la psychologie psychanalytique. Mais enfin, une méthode qui guérit ? Nous n'irons pas jusqu'à dire, avec un critique de la psychanalyse, que cette preuve nous laisserait parfaitement insensibles (1). Il importe d'abord de remarquer que les guérisons obtenues par Freud sont lentes, très pénibles, très incertaines ; le traitement fait plutôt l'effet d'un supplice que d'un soulagement. Il en est de lui comme des bûchers de Torquemada : les patients n'arrivent pas à comprendre que c'est pour leur bien. Cette objection, toute morale, a sa valeur ; nous supposons en effet que les condamnés de l'inquisiteur eussent été parfaitement dans le vrai en disant : « Si votre conception est juste, nous avons l'enfer en nous ; et vous devez chercher à nous convertir, pour nous en délivrer, au lieu de nous l'enraciner en nous y précipitant. » De même, quand Freud veut, coûte que coûte, persuader une femme qu'elle aime inconsciemment son gendre, et que cette femme le nie avec énergie, il n'y a aucune vraisemblance à ce que je croie Freud, tandis qu'il y en a beaucoup à ce que je croie la femme, c'est-à-dire à ce que j'imagine qu'elle aime en effet son gendre, mais que ce n'est pas inconsciemment du tout. On peut donc prévoir dès maintenant que notre adhésion à quelques idées de Freud ne fait que manifester une opposition de principes infiniment plus radicale que les divergences d'idées de ceux qui n'admettent rien de ses points de vue. Il faut examiner, d'un peu plus près, cette preuve de l'Inconscient par le miracle. Quand, après un traitement, aussi difficile, aussi long qu'il ait été, Freud déclare qu'il a guéri un malade, nous n'avons aucune raison de mettre en doute, non pas son affirmation, mais la guérison elle-même. Le tout est de s'entendre sur la signification à lui attribuer. Pour expliquer une certaine sympathie et même tendresse, ou, au contraire, une certaine antipathie qu'au cours d'un traitement

(1) Blondel : *La Psychanalyse* (Paris, 1924), p. 132.

prolongé le malade manifeste à son médecin, Freud crée de toutes pièces, comme il a créé le préconscient, une entité nouvelle, le *transfert* (1); elle doit, non seulement rendre compte du mécanisme de la guérison, mais encore apporter une dernière confirmation à la théorie. Pour Freud, le transfert est dû à ce que le sentiment inconscient qui engendrait la maladie prend, par suite des circonstances, le médecin pour objet; cette déviation est si importante que, lorsqu'elle ne se produit pas, la psychanalyse, désarmée, doit renoncer à pénétrer dans l'Inconscient des rebelles; ce qui arrive, paraît-il, assez fréquemment. Freud se justifie là-dessus, en disant que les malades en question « ne possèdent pas la faculté de transfert, ou n'en présentent que des restes insignifiants (2). » Le raisonnement est aussi pitoyable que les précédents. Freud a tout simplement remarqué des faits (3) bien connus des médecins, des psychiatres en particulier; le malade devient, en quelque sorte, amoureux de son médecin, parce que celui-ci s'occupe de lui; il faut voir là, en toute bonne foi, l'indice d'une tendance en quête d'objet, non la preuve d'un souvenir inconscient cherchant à se reproduire. Mais Freud ayant posé l'Inconscient, était forcé d'interpréter en vertu de l'Inconscient tous les faits qu'il rencontrerait; seules ses invraisemblances sont logiques. Si donc le transfert est incapable d'appuyer une interprétation psychanalytique de la guérison, il faut bien avouer que Freud ne peut plus guère invoquer en faveur de son système que cette guérison elle-même. A ce suprême argument, nous répondrons qu'en fin de compte la théorie de l'Inconscient trouve ici sa réfutation dans les conclusions qu'elle apporte. Freud soutient qu'en révélant au malade ce qui gît dans son Inconscient, il le délivre, le purifie et le guérit. La question se présente donc de la façon suivante : ou Freud, malgré qu'il en ait, ne guérit pas à proprement parler ses malades, et, dans ce cas, la conclusion s'impose toute seule; ou il les guérit : nous soutenons que dans ce deuxième cas, il apporte lui-même la preuve que le processus psychique inconscient ne peut exister. En effet, il est obligé

(1) Cf. Freud : *Samml. kl. Schrift*, t. II, I.

(2) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 479.

(3) Cf. note VI.

de convenir que, pour délivrer un homme de son mal, il doit lui révéler ce mal dans toute son étendue. Il lui dit : Vous ignorez ce qui vous fait souffrir ; ce sentiment terrible existe, au fond de vous-même, mais soigneusement caché. Eh bien ! je vais vous mettre face à face avec lui ! » Le résultat d'une telle méthode ne pourrait être, au lieu d'une guérison, qu'un redoublement du mal. Il faut bien remarquer qu'ici nous sommes dans le domaine psychologique, sentimental, et que le moindre fait d'expérience journalière a plus de valeur que des monceaux d'observations, prises dans un esprit préconçu. Freud admet lui-même que si le malade a refoulé le sentiment pathogène, c'est parce que ce sentiment ne pouvait être regardé en face. Il prétend maintenant qu'on peut en soutenir la vue sans aucun danger. Le bon sens populaire — auquel Freud renvoie souvent — appellerait cela retourner le fer dans la plaie. Nous pensons qu'il faut considérer cette erreur comme un nouveau témoignage de l'ignorance psychologique, qui semble frapper tous ceux dont l'attitude est, en dernière analyse, de dessiner le moral sur le physique.

On a comparé la méthode thérapeutique que nous venons de critiquer, à l'ancienne cathartique. La science cathartique, ou science des expiations, était une branche de la divination, et avait pour objet de rechercher dans le passé, grâce à cette divination, des événements pouvant répondre des problèmes actuels. Elle postulait donc l'existence de ces événements. La méthode de Freud est entachée, nous l'avons vu par ailleurs, du même vice : elle présuppose l'existence de ce qu'elle croit ensuite découvrir. Si donc l'interrogatoire analytique se montre efficace dans certains cas, ce ne peut être pour les raisons que Freud imagine. Nous serons amenés à préciser nos idées sur ce sujet. Nous concluons cet exposé, en disant que pour rester fidèle aux faits eux-mêmes, il est absolument impossible d'admettre l'Inconscient bâti sur eux par Freud.

Ce qui se cache dans l'Inconscient. — Muni d'une antichambre d'Inconscient, d'un salon de Conscience, communiquant tous deux par une porte, d'un gardien ou Censure, veillant à cette porte pour refouler dans l'antichambre ce qui ne doit pas pénétrer dans le salon, Freud devait fatalement se

demander quels étaient les sentiments qui avaient le don d'attirer sur eux les rigueurs du terrible concierge. S'appuyant sur les cas rapportés ci-dessus, Freud prétend que ces tendances sont toujours des désirs sexuels. Effectivement, l'analyse de trois obsessions nous a amenés, chaque fois, dans la vie intime des malades, et l'expérience ici doit être écoutée quand elle affirme qu'il en serait de même pour tous les autres cas. Nous n'avons d'ailleurs aucune peine à admettre que les désirs sexuels — terminologie sur laquelle nous aurons à revenir — jouent un rôle important dans la vie, surtout dans celle des femmes. Mais cette nouvelle idée permet de préciser les rapports de causalité qui existent entre le désir refoulé et le signe névropathique. Les symptômes qui sont ainsi au service d'un désir sexuel inconscient ne peuvent avoir d'autre but que la satisfaction de ce désir ; ils ont la valeur d'une satisfaction sexuelle *de substitution*. Autrement dit, ils sont une sorte de pis-aller, qui représente, pour le désir inconscient, ce que serait l'activité sexuelle normale pour un désir clairement exprimé. Mais Freud va plus loin : il découvre que le désir sexuel qui se dissimule derrière le symptôme est le plus souvent *anormal*. Cette affirmation de la perversité latente ne s'appuie, bien entendu, sur rien d'autre que sur les résultats auxquels elle va conduire. Ce n'est pas tout : « Si, ajoute Freud, le désir dont nous parlons est devenu inconscient, c'est parce qu'il n'a pu s'exprimer normalement. » La privation d'une activité sexuelle normale a donc fait qu'un désir, en pénétrant dans l'Inconscient, est devenu par là même *anormal* ; il faut en conclure que cette tendance anormale, qui n'est mise en évidence qu'occasionnellement et grâce à la privation, existait chez le sujet, à l'état latent. Ce raisonnement (1) est dénué de valeur, car, les données de Freud étant admises, il est impossible de concevoir, à moins d'échafauder, pour les besoins de la cause, tout un système complexe, qu'une tendance perverse existait déjà, avant de se manifester, alors qu'il est très simple de supposer que cette perversion se crée, *en tant que perversion*, justement pour suppléer à l'activité normale défaillante. Seule

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 334.

maintenant une paroi transparente et fragile sépare la vie pathologique de la vie commune ; Freud la brise. L'analyse, en effet, lui montre que les tendances perverses et les symptômes qui les expriment, évoquent toujours des souvenirs ou des idées se rattachant aux années d'enfance. Cette vie sexuelle anormale des névrosés semble plonger ses racines dans la première enfance ; cela le conduit à dire qu'il existe une sexualité infantile, dont la sexualité perverse n'est que l'image agrandie. Nous voyons que c'est avec la conviction préformée d'y trouver des manifestations sexuelles que Freud aborde l'étude de l'enfance. Le vice initial du système le suit comme une ombre ; elle croît tranquillement à mesure qu'il avance.

CHAPITRE II

EROS

L'élan sexuel (Libido de Freud). — Freud s'étonne qu'on n'ait pas remarqué, avant lui, l'existence d'une vie sexuelle de l'enfant (1). Cette omission, d'après lui, aurait deux raisons. La première se confond avec l'éducation ; la société, pour plier les hommes à sa culture, doit réfréner les instincts sexuels ; aussi est-il nécessaire qu'ils n'apparaissent qu'au moment où l'individu a déjà atteint un certain degré de maturité sociale. Les éducateurs s'arrangent donc pour supprimer toute activité sexuelle chez l'enfant ; cette tâche est facile à réaliser ; il n'y a qu'à ignorer ce qu'on ne veut pas voir. Mais il n'eût guère été possible d'accréditer la fable de l'innocence des enfants, si l'on n'avait trouvé une aide involontaire dans une sorte de complaisance des hommes. Ceux-ci sont frappés d'une amnésie étrange en tout ce qui touche à leurs impressions d'enfance : Freud pense que cette disparition des souvenirs qui devraient au contraire rester le plus profondément gravés est inadmissible. Il y voit, au lieu d'une lacune, un refoulement. Les théories pédagogiques et l'amnésie infantile étant incapables de servir de base à une opinion sérieuse, il faut enfin convenir que l'enfant en naissant présente déjà une activité sexuelle.

Ici même Freud est touché, pour la première fois, par la baguette de la Philosophie : quel est donc le principe de cette activité, qui semble si étroitement liée à la vie, qu'on ne saurait concevoir de vie sans elle. Freud le baptise d'un nom malheureux, *Libido*, que nous traduirons par *élan sexuel*. Analogue

(1) On trouvera à ce sujet quelques indications bibliographiques dans : Freud : *Trois essais sur la théorie de la Sexualité* (Paris, 1923), p. 203-204. Cf. également Freud : *Samml. kl. Schrift.*, t. II, VII, VIII et IV, I.

à la faim, l'élan sexuel désigne la force qui anime l'instinct de reproduction. Pour Freud, il a, dès maintenant, une signification très générale (1) ; Bergson met à l'origine de la vie un élan vital qui serait le principe de toute notre activité, mais, sauf dans la dernière partie de son livre, il ne préjuge pas de la nature de cette vie essentielle. Freud, en unissant élan sexuel et vie pure, reste dans la logique de son erreur : il ne pourra considérer dans l'homme qu'une activité matérielle (2). Dans la suite, il lui arrivera de dire indifféremment amour ou libido ; pour ne pas lui donner le bénéfice d'une confusion imméritée, bénéfice que, d'ailleurs, il serait le premier à rejeter, il faut bien établir que l'amour, ainsi compris, ne comporte jamais d'élan spirituel, qu'il est fait tout entier d'une essence physique et ne relève que de lois terrestres.

Premières manifestations sexuelles infantiles (*Définition du sexuel*). — Puisque l'enfant n'a pas plutôt vécu qu'il a déjà fait preuve d'élan sexuel, il ne doit pas être difficile de découvrir chez lui des actes qui trahissent cet élan. En effet, son expression de contentement, quand il tette ou quand il s'endort après avoir tété, manifeste pour Freud la première aspiration sexuelle. Bientôt, d'ailleurs, le nourrisson ne se contente plus de sucer le sein de sa mère, il suce son doigt, ou un morceau d'étoffe ; ce plaisir, qui absorbe toute son attention, « l'endort, ou peut même, ajoute Freud, amener des réactions motrices, une espèce d'orgasme (3). » Cette interprétation, comme toutes celles qui vont suivre, repose sur l'obscurité ou plus exactement sur la généralité dans laquelle Freud a soin de tenir la notion du sexuel (4). Si tout ce qui est *de la vie*, doit être appelé sexuel, nous ne bataillerons certes pas pour une définition de mots ; mais, non content de rendre le sexuel coextensif du vital, Freud voudrait encore que ce dernier, on ne sait comment, gardât ses attributs parti-

(1) On trouverait peut-être le germe de ces idées dans l'*Instinct plastique* d'Hegel. Cf. note VII.

(2) Conclusion à laquelle Bergson, par une autre voie, arrive également puisqu'il est incapable de concevoir ce qu'il appelle la Vie en dehors d'une matière vivante.

(3) Freud : *Trois essais*, p. 84.

(4) Cf. note VIII.

culiers. Cependant, comme il existe, à coup sûr, une différence entre les sentiments manifestés par l'enfant et ceux que manifeste l'adulte, nous préférons redonner aux mots leur valeur précise, montrant par là que Freud a peut-être encore été victime d'une idée préconçue. Le terme sexuel, chez l'homme du moins, désigne pour nous *toute activité liée aux fonctions génitales et sous laquelle se cache, net ou obscur, un désir de bonheur*. On prévoit que nous entendons charger la vie elle-même d'une activité dont Freud ne s'est point soucié. Cette notion, en outre, nous permet d'établir une distinction qui rende compte des faits remarqués par Freud, sans soulever des invraisemblances à chaque pas. Mais auparavant nous devons exposer brièvement quelques idées touchant à la nature du plaisir et de la douleur. Ces deux états sont sans doute plus éloignés l'un de l'autre et plus proches aussi que ne le seraient deux contraires. Tout plaisir (1) comporte un élément psychique ; par contre, la douleur est soit morale, soit physique, et ces deux formes n'ont rien à voir entre elles. La douleur morale est incapable d'une existence spontanée ; elle ne naît que d'une comparaison ; en ce sens, elle a simplement la valeur d'un *plaisir moindre* ou, plus rarement, d'une absence de plaisir. Ceci expliquerait pourquoi les hommes s'en accommodent si bien, tandis que, pour des raisons qui tiennent à la nature même de la vie, ils ne sauraient supporter longtemps l'état de plaisir.

Quant à la douleur physique, elle est d'ordre matériel, et sa production ne nécessite jamais d'élément psychique. Il suffirait, peut-être, d'ajouter à ce que nous appelons une douleur physique, une composante psychique pour la transformer en plaisir. Nous ne pouvons donner plus d'ampleur à ces idées, mais nous sommes autorisés, maintenant, à utiliser la nuance qui sépare le sexuel du *sensuel*. Le mot sexuel, nous l'avons vu, désigne toute activité liée aux fonctions génitales et sous laquelle se cache un désir de bonheur ; le mot sensuel, plus compréhensif, doit se rapporter à *toute activité, liée ou non*

(1) Cf. sur la nature du plaisir, bien que le point de vue soit très spécial : Freud : *Der Witz und Seine Beziehung zum Umbewussten* (Vienne, 3^e éd., 1921), p. 100-120.

aux fonctions génitales et sous laquelle se cache un désir de bonheur.

L'enfant, que nous avons laissé « jubilant de sexualité » (1), dans les bras de Freud, est, comme tout être de sa race, un être sensuel ; c'est la condition de la vie humaine. Il n'y a là, si l'on veut, qu'un plaisir de vivre, jardin sur qui le nuage sexuel n'a pas encore étendu son ombre. Freud appuie son hypothèse sur l'impression que lui font les enfants ; à les regarder, nous supposons que leur attitude ne manifeste rien de sexuel, qu'elle fait, au contraire, éclater une joie d'être, très ignorante, joie d'avoir des yeux pour prendre de la lumière, des lèvres pour sucer, des mains et des pieds pour se débattre, un corps pour affirmer leur présence. Il faut avoir été en proie au démon du système pour colorer cela d'une teinte de sexualité, cette chose si spéciale, qui est éminemment de l'adulte, et qui, à l'activité débordante et accorte de l'enfant, ajoute, chez les individus grossiers, cet aspect un peu louche, chez les êtres plus raffinés, ce caractère tragique, où l'on devine qu'il ne s'agit plus de la vie toute seule, mais du drame de la vie.

L'enfant qui, pour Freud, trouve son premier objet sexuel dans le sein maternel, s'attache bientôt au plaisir que lui procure la satisfaction de ses besoins organiques ; il se contente de lui-même, son activité est autoérotique (2). Il rapporte à certaines régions de son corps la production vite apprise du plaisir sexuel ; ainsi s'organisent des *zones érogènes* zone bucco-labiale (suction), zone anale (défécation), zone génitale (miction), cette dernière n'étant pas plus spécifique que les autres. Une zone érogène est donc une partie d'épiderme ou de muqueuse, dont l'excitation procure à l'enfant un plaisir d'une qualité particulière. Mais Freud remarque que cette excitation n'est pas indifférente : le caractère rythmique, par exemple, y joue un rôle important. Comme, d'autre part, n'importe quelle région du corps peut servir de zone érogène, Freud en conclut que la sensation de plaisir dépend, non pas de la région excitée mais du mode de l'exci-

(1) Wittels.

(2) Cf. note IX.

tation. Or, l'observation la plus courante nous montre que le même mode d'excitation peut amener soit du plaisir, soit de la douleur. De plus, nous avons vu que la condition même du plaisir ne devait être cherchée ni dans l'excitation ni dans la partie excitée.

L'enfant peut donc utiliser toutes les régions de son corps en vue du plaisir sexuel. Chacune de ces régions se comporte comme un organe sexuel isolé (1), qui agirait pour son propre compte, de sorte que la sexualité de l'enfant met en œuvre une série de zones érogènes, toutes perverses, aucune n'ayant pour but la procréation. Ceci revient à dire que l'enfant est pervers parce qu'il n'est pas adulte. Wittels lui-même semble avoir remarqué cette confusion (2). Si la théorie est exacte, Freud n'a pas le droit de qualifier la sexualité infantile de perverse, puisque, ce faisant, il prend pour type de comparaison la sexualité normale de l'adulte et que, d'autre part, il doit faire de celle-ci le résultat et non pas l'opposé de la sexualité de l'enfant.

Avant de terminer ce paragraphe, remarquons que Freud n'a pas encore parlé, et pour cause, des instincts du moi : d'ailleurs, s'ils existent déjà, ils sont sexualisés. L'élan sexuel ne peut donc être compris que comme la loi biologique générale ; il n'est pas étonnant, qu'en étudiant les manifestations de la vie, Freud ait retrouvé l'étoffe dans laquelle il les avait taillées.

Schéma du développement de l'élan sexuel. — La vie sexuelle de l'enfant présente donc, peu après la naissance, deux caractères : elle est autoérotique ; elle se décompose en zones érogènes agissant chacune pour son propre compte. C'est sur ces bases qu'elle se développera pour aboutir, dans les cas heureux, à la sexualité normale de l'adulte. Freud a reconnu à cette évolution trois phases; nous en donnons un schéma.

(1) En plus de son rôle particulier ; c'est le principe du pansexualisme.

(2) Wittels : *Freud*, p. 25.

SCHÉMA DU DÉVELOPPEMENT SEXUEL CHEZ L'ENFANT

- a) 1^{re} Phase : Poussée sexuelle allant de la naissance jusqu'à 6-8 ans. Cette phase est caractérisée par une organisation prégénitale autoérotique formée de zones érogènes et de tendances partielles. Elle passe par deux stades.
- b) 2^e Phase : Latence. De 6 à 8 ans, jusqu'à la puberté
- c) Puberté. Nouvelle poussée sexuelle.
- 1^o Stade érogène buccal.
2^o Stade érogène sadicoanal.
(3^o A partir de 3 ans, tendances orientées nettement vers un objet.)
- Caractérisée par l'établissement de digues psychiques qui refoulent la sexualité et expliquent l'amnésie infantile.
- Caractérisée par la subordination de toutes les zones érogènes au primat de la zone génitale. La sexualité, jusqu'alors autoérotique, s'oriente vers un objet et vers la procréation.

a) La poussée sexuelle, dont nous connaissons les processus fondamentaux, présente ainsi une phase primitive, correspondant à l'allaitement et pendant laquelle la zone érogène buccale joue le rôle principal. A ce moment, l'activité sexuelle n'est pas séparée de la préhension des aliments ; le but sexuel est constitué par l'incorporation de l'objet.

Puis, dans une seconde période, ce sont les tendances sadiques et anales qui occupent le premier plan. Freud remarque que cette double tendance révèle une opposition qui se retrouvera partout dans la vie sexuelle ; ici, ce ne sont pas encore *masculin* et *féminin*, qui s'opposent, mais *actif* et *passif* (1). Les tendances actives sont représentées par un désir de domination conditionné par la force musculaire et qui dégénère vite en cruauté ; les tendances passives, par l'activité de la zone érogène anale. Comme ces deux sortes de tendances sont d'égale force, Freud y voit l'expression d'une grande loi d'ambivalence (Bleuler) ou de bipolarité (Stekel) qui revêtirait, en l'occasion, la forme de la bisexualité (2).

Pour compléter cette image de l'élan sexuel, il faut ajouter que l'enfant manifeste de très bonne heure, parfois avant trois ans, des tendances à choisir d'autres personnes pour objet

(1) Freud : *Trois essais*, p. 111. Cf. également : *Samml. kl. Schrift.*, t. II, p. 144.

(2) Cf. note X.

érotique. Parmi ces *tendances partielles*, perverses au même titre que les zones érogènes, Freud signale, en plus de la tendance sadique déjà nommée, celles qui poussent les enfants à être des voyeurs et des exhibitionnistes. Le besoin de savoir amène l'enfant à poser des questions sur tout ce qui touche à la vie génitale, questions auxquelles il répond lui-même par des interprétations fantaisistes. A ce propos, nous retrouvons chez Freud lui-même, la tendance chromolithographique dont nous avons parlé (1) : un enfant pose-t-il une question relative à la naissance ; voilà en gros titre : L'Enigme du Sphinx. La demande : d'où viennent les enfants ? est la Grande Enigme ; quant à l'énigme du sphinx de Thèbes, elle n'a, quoi qu'en dise Freud, rien à voir avec cette préoccupation. On raconte qu'autrefois, après une psychanalyse heureusement terminée, Freud avait l'habitude d'offrir à ses malades une gravure d'Ingres : Œdipe résolvant l'énigme du Sphinx. Cette délicate allégorie est devenue une réalité.

Le complexe d'Œdipe (2). — De toutes les personnes vers lesquelles la sexualité de l'enfant peut se porter, il n'en est pas de plus faciles à atteindre que les parents. Ici, il faut rendre grâce au destin de ce que Sophocle ait écrit une tragédie qui permit ensuite à Freud de donner de beaux quartiers de noblesse à ses découvertes. Puisque la légende en apporté la preuve, nous admettrons, sans plus, qu'il y a un Complexe d'Œdipe (3) ; il ne reste qu'à meubler ce phénomène. Il suffit d'observer les enfants pour comprendre que le petit garçon est amoureux de sa mère et jaloux d'un père en qui il devine un rival. Cependant, avant de haïr son père, l'enfant le respecte comme un être idéal, source de toute-puissance et de toute-bonté. Au moment où le complexe d'Œdipe s'éveille, le fils retire sa tendresse à son père et l'idéal qui nimait celui-ci est projeté au ciel : c'est ainsi que Freud explique l'origine du sentiment religieux.

Le désir d'inceste se retrouve également chez les petites filles : il ne peut plus s'agir d'Œdipe, mais la Fable nous offre

(1) Cf. note VI.

(2) Cf. note XI.

(3) Cf. Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 357.

le personnage d'Electre. Malgré tout, Freud semble moins précis sur l'intention qu'auraient les filles d'assassiner leur mère.

Quant au cas où l'enfant entoure ses parents d'une égale tendresse, l'ambivalence est là pour les expliquer.

A la naissance d'autres enfants, le complexe d'Œdipe devient le complexe familial : les aînés souhaitent la mort des cadets. Plus tard, ces sentiments se renversent ; il arrive que les garçons reportent sur leurs sœurs, les filles sur leurs frères, leurs désirs incestueux, d'où nouvelles complications, les frères pouvant se haïr pour l'amour d'une sœur.

On conçoit l'importance que Freud attribue à la famille dans la destinée de l'enfant : des parents trop tendres risquent de fixer leurs enfants à l'inceste ; par contre, des parents dénaturés feront de leurs enfants des envieux ou des faibles. Même dans les cas normaux, l'inceste primitif, nous le verrons d'ici peu, pèse sur la vie des petits Œdipes.

Période de latence et Puberté. — Autour de la septième année, l'élan sexuel s'endort. Cet arrêt correspond à l'établissement de digues psychiques qui, plus tard, feront obstacle aux tendances sexuelles : dégoût, pudeur, aspirations morales et esthétiques. La société entre en lice. Même pas : si l'éducation peut contribuer à former ces digues, en fait, une telle évolution « conditionnée par l'organisme et fixée par l'hérédité peut parfois se produire sans aucune intervention (1) ». C'est la première fois que Freud parle d'aspirations morales. Il les considère, ceci est important, comme le résultat d'une éducation héréditaire, et dans leurs rapports avec les tendances sexuelles, il n'envisage qu'une opposition. Il va plus loin : ces forces psychiques, elles se constituent aux dépens des tendances sexuelles elles-mêmes, grâce au mécanisme de la *sublimation*. Nous apprenons que l'élan sexuel a la propriété très spéciale de pouvoir se déplacer ; inemployé pendant la période de latence, il peut s'appliquer à d'autres fins ; la civilisation y trouve son compte.

Lorsqu'à la puberté l'élan sexuel rentre en activité, il court

(1) Freud : *Trois essais*, p. 80.

à deux buts nouveaux : 1^o Renoncer à l'autoérotisme infantile, c'est-à-dire orienter la sexualité vers son objet. 2^o Subordonner les tendances partielles à la réalisation du nouveau but sexuel, et les zones érogènes au primat de la zone génitale.

Le choix de l'objet, nous le savons, a été esquissé pendant l'enfance : sein maternel, puis complexe d'Œdipe. Pendant la période de latence, le complexe d'Œdipe est refoulé : à la puberté, quand l'individu fera son choix, il devra rompre, avec les anciennes aspirations qui le portaient vers ses parents. Tout se passe comme si la société, responsable des digues psychiques, voulait empêcher l'enfant de s'enliser dans le milieu familial ; le travail de la puberté a, de ce point de vue, la signification d'un effort fait par l'enfant pour briser les chaînes qui le reliaient à la génération passée. Malgré cela, les vieilles impressions tendent à revivre ; l'inceste réclame en profondeur ; il se manifeste dans les fantaisies imaginatives auxquelles l'adolescent s'abandonne, quand les circonstances extérieures ne lui ont pas déjà permis de saisir une réalité (1). Il retentira encore au moment des premiers choix : les jeunes hommes recherchent des femmes mûres (2) qui rappellent leur mère, les jeunes filles des hommes qui évoquent leur père.

Avant de conclure, il nous faut dire un mot sur la façon dont la puberté réalise le deuxième but de l'activité sexuelle. Les différentes zones érogènes sont toutes primées par la zone génitale, qui acquiert un développement considérable : à l'appareil de plaisir se surajoute, l'appareil de reproduction. L'excitation des zones érogènes n'aura donc plus pour fin de créer une satisfaction anarchique, mais un certain plaisir qui, augmentant la tension sexuelle, permette, en fin de compte, à l'acte génital de se produire. Ce dernier s'accompagne d'une détente. Freud distingue donc deux formes de plaisirs : un plaisir préliminaire, provoqué par l'excitation des zones érogènes et chargé d'accroître progressivement la tension sexuelle ; un plaisir final, où l'émission des cellules génitales s'accompagne d'un abaissement de la tension sexuelle

⁷ (1) Cf. O. Rank. *der Mythos von der Geburt des Helden* (*Schriften zur angew. Seelenk.*, t. V) (Vienne).

(2) Cf. Freud : *Samml. kl. Schrift.*, t. IV, XIII.

accumulée. On devine que le plaisir préliminaire n'est pas sans danger : s'il devient trop grand il peut se substituer au but normal de la sexualité. Quant aux tendances partielles, leur évolution est calquée sur celle des zones érogènes : les tendances sadiques, masochistes, etc., ne sont plus que des moyens préalables mis au service du besoin terminal de possession, confondu avec l'instinct de reproduction.

Ce mécanisme du plaisir n'est admissible que si l'on a adopté l'hypothèse des zones érogènes et des tendances partielles, c'est-à-dire de la sexualité infantile ; conception qui fait de l'homme une sorte de grand appareil sexuel, ayant subi en un point une différenciation génitale, et auquel se trouvent appendus, par hasard, quelques sentiments. La notion d'une activité purement psychique permet de redonner leur vraie valeur au plaisir et aux troubles qu'il peut présenter.

En dernier lieu, la critique des faits classés sous le nom de « complexe d'Œdipe », montre que, sexualité mise à part, Freud a eu parfois l'intuition heureuse. Il n'est certes pas le premier à avoir remarqué le drame familial ; mais, cherchant à le soumettre à des lois, il en dégage l'importance générale.

Cette conclusion se retourne d'ailleurs contre lui ; il n'est pas un esprit, même favorable à Freud, qui ne doive avouer la fragilité d'un système où les habitudes de quelques maisons bourgeoises (1) sont élevées à la hauteur de règles universelles. Admettons pour un instant que le développement de l'élan sexuel se fasse comme le dit Freud ; la logique exigé, avant de nous donner raison, que tout enfant vienne au monde et soit éduqué dans une famille-type, où la mère puisse allaiter, où le père fasse des menaces étranges, où des frères et des sœurs surviennent ensuite, pour permettre au complexe familial de s'établir.

Devant quoi, on (2) s'est déjà enquis de ce qu'il en adviendra pour les enfants élevés au biberon ? Et pour les enfants assistés ? A propos de l'explication religieuse du *Cantique des Cantiques* par l'union de Jésus avec son Eglise, Voltaire se

(1) Cf. note XII.

(2) Blondel : *La Psych.*, p. 150.

demandait avec angoisse ce qui serait arrivé si *église* avait été du masculin. Je veux bien qu'un fils qui ne connut point sa mère puisse reporter sur la femme qui l'élève ses désirs incestueux, mais comment, pourquoi sera-t-il jaloux de son père ? Et la fille qui ne grandit qu'auprès d'une veuve ? doit-elle fatalement émigrer à Gomorrhe ? Freud répondra que la phylogénèse suffit à assurer le développement, pour les cas où l'éducation ne se fait point dans une famille schématique. Cette explication se détruit d'elle-même, puisqu'elle nécessiterait que le désir incestueux fût un sentiment inné chez l'homme, antérieur à l'existence de la famille, ce qui est inexact.

Non, l'influence des parents sur les enfants s'exerce moins par les liens que crée la vie commune, que grâce à des *dispositions*, héréditairement transmises, et qui ne sont jamais que des dispositions. Ce qui, chez un enfant, représente l'emprise de ses parents, c'est la tendance à réagir, en général, aux mêmes impressions. Quand un homme distingue une femme qui rappelle plus ou moins sa mère, nous supposons qu'il faut voir là, non pas le reflet d'un ancien amour incestueux, mais simplement une disposition du fils à être sensible au même type féminin que son père. De même pour la fille, qui pourra s'attacher à un type masculin analogue à celui que recherchait sa mère ; si toutefois, selon une expression très juste, le descendant *tient* de l'ascendant du même sexe ; les exemples, d'ailleurs fréquents, où le fils tient de la mère révèlent une disposition à choisir un type féminin qui évoque le type humain représenté par le père. Nous reprochons à Freud, malgré l'opposition confuse qu'il établit souvent entre l'individu et l'espèce, de ne considérer jamais que des individualités ; la notion de type lui est complètement étrangère. Après tout, quand nous choisissons une femme, nous la connaissons bien peu, souvent pas du tout ; il est inadmissible de prétendre que c'est un désir incestueux qui nous pousse vers elle, et qu'elle ressemble à notre mère ; elle ne lui ressemble pas, tout au moins nous ne le saurons qu'après l'avoir choisie, mais elle la rappelle, parce qu'elle est du même type féminin qu'elle. Cette explication générale a encore l'avantage de laisser le jeu libre à un facteur personnel que les impressions d'enfance,

et l'atmosphère du milieu où cette enfance s'est écoulée, contribuent à constituer ; lorsqu'on a longtemps vécu avec certains êtres, on est tenté, en dehors de toute disposition héréditaire ou sexuelle, de se rapprocher de ceux qui les rappellent, non pas tant parce qu'ils les rappellent, que parce qu'on a vécu avec les autres et que cette vie commune nous a faits ce que nous sommes ; alors ce qui agit en nous, ce n'est pas une série de souvenirs (d'ailleurs non sexuels), mais une *façon d'être*, qui est notre vie personnelle ; où s'entrecroisent, pour se confondre, nous-mêmes et ceux que nous avons connus, et qui fait que plus tard, ceux qui ont évolué dans un cercle analogue nous retiennent naturellement. Nous semblons les reconnaître. Il y a là, créées par la vie commune, des actions, des réactions, des accoutumances subtiles, indistinctes, domaine trop vraiment psychologique pour que Freud ait pu y pénétrer.

Le mécanisme héréditaire invoqué plus haut, nous explique que, dans certains cas donnés, le choix d'un fils se fasse, non pas en vertu de sa mère, mais en vertu de la femme qu'aima son père. Ce que nous avons dit de la vie commune nous permet de comprendre que les liens unissant le fils à la mère puissent eux-mêmes se manifester dans la suite. Mais là encore, il faut établir des distinctions telles, qu'il semble que nous n'habitions pas le même sol que Freud. Platon a pu écrire un dialogue sur l'amour sans parler, ou bien peu, des femmes ; tout au moins cite-t-il, pour mémoire, la Vénus populaire. Freud, lui, a écrit une œuvre entière sur l'amour, sans parler de l'amour ; il n'y est question que de la Vénus populaire.

En rejetant l'existence réelle de la sexualité infantile, nous indiquions par là même que l'élan qui pousse un fils vers sa mère ne saurait se confondre avec un désir incestueux. Il correspond à un sentiment, plus impérieux parfois que le désir sexuel, et qui, s'il n'en était d'autres preuves, montrerait assez qu'il est chez l'homme une activité essentielle, différente de toutes les forces physiologiques. L'enfant se trouve jeté, au sein d'un monde dont il ne connaît ni les lois ni les moyens ; son élan vers l'extérieur est sans cesse arrêté par l'ignorance et par la crainte ; cette période coïncide avec un

état où il ne peut physiquement se suffire à soi-même. Il se tourne vers sa mère, comme vers celle qui protège et qui endort. Ce besoin de concentrer le monde en un seul être toujours accessible, répond chez l'enfant à un désir d'oubli des mystères extérieurs, à l'ombre de quelqu'un qui s'interpose entre eux et lui, en un mot qui vive pour lui, pendant qu'il sera heureux. Ultérieurement, il entre dans la vie et fait choix d'une femme à qui il apporte une activité nouvelle ; mais à côté des satisfactions charnelles et sentimentales qu'il exige d'elle, il se souvient toujours que la femme peut être mère. Ce n'est pas sa mère qu'il recherche dans son amante ; il lui demande d'être complètement femme, c'est-à-dire d'être à la fois amante et mère. Ainsi l'amour de l'homme est mêlé de pur et d'impur ; mais peut-il atteindre, dans une seule personne, l'être double qui doit, tour à tour, donner le plaisir et le calme, deux termes inconciliables ? Par une étrange logique des choses, il semble que les femmes ne puissent être vraiment mères qu'avec leurs fils ; sur un point au moins, elles trahiront toujours l'homme dans ce qu'il attend d'elles. Les pères et les fils se partagent leur cœur, mais pas en rivaux, puisque leur cœur est fait pour chacun d'eux et non pour un seul d'entre eux.

Il ne convient pas de développer plus longuement ce sujet ; nous n'avons pas voulu assimiler les enfants à des anges ; mais ils ne sont pas des hommes. L'enfant, vu par Freud, est un homme rapetissé, et dont toutes les parties, comme celles des sujets anatomiques en carton, sont artificiellement disjointes. Quand l'étude est finie, on les emboîte les unes dans les autres et on obtient un homme. La vie ne procède pas ainsi ; elle fusionne pour s'accroître sans cesse et rien de ce qui vient n'est égal à une simple addition de ce qui était.

Ajoutons enfin que le mouvement sexuel ne pourrait se développer comme l'imagine Freud sans cette Inconscient dont nous avons montré l'invraisemblance dans le premier chapitre.

Fixation. Régression. Privation. — Le développement de l'élan sexuel, tel que nous le connaissons, peut logiquement

subir deux modifications dangereuses ; il peut s'arrêter, il peut régresser.

L'arrêt ou *fixation* est caractérisé par ce fait qu'une tendance partielle s'attarde à une phase antérieure, alors que les autres tendances continuent leur évolution. Pour faire comprendre ce mécanisme, Freud propose une comparaison très bien choisie : « Lorsque tout un peuple abandonne son habitat pour en chercher un nouveau, ce qui se produisait fréquemment aux époques primitives de l'histoire humaine, il n'atteint certainement pas dans sa totalité le nouveau pays. Abstraction faite d'autres causes de déchet, il a dû arriver fréquemment que de petits groupes ou associations d'émigrants, arrivés à un endroit, s'y fixaient alors que le gros du peuple poursuivait son chemin (1). »

La *régression*, elle, se produit quand une tendance se heurte à un obstacle qui l'empêche de s'exercer : alors, la tendance retourne à l'une des phases antérieurement parcourues. Poursuivant sa comparaison, Freud dit : « Lorsqu'un peuple en mouvement a laissé en cours de route de forts détachements, les fractions plus avancées auront une grande tendance, lorsqu'elles seront battues ou qu'elles se seront heurtées à un ennemi trop fort, à revenir sur leurs pas, pour se réfugier auprès de ces détachements. Mais ces fractions avancées auront aussi d'autant plus de chances d'être battues que les éléments restés en arrière seront plus nombreux (2). » Ce parallèle doit nous montrer que fixation et régression sont liées l'une à l'autre ; en effet, plus la fixation est forte au cours du développement, plus la régression aura de chances de se produire et de facilités pour le faire. Nous allons maintenant examiner les facteurs qui entrent en jeu dans la production de ces deux phénomènes.

1^o *Mécanisme de la fixation.* — Quelles sont les causes qui, de l'enfance à la puberté, peuvent expliquer que l'élan sexuel se cristallise en certaines places ? Il y a d'abord un facteur congénital : des individus, en raison de leur constitution héréditaire,

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 365.

(2) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 367.

ditaire, seront prédisposés aux fixations, alors que d'autres les éviteront. L'hérédité syphilitique (non pas l'hérédosyphilis) jouerait, à ce point de vue, un rôle important (1). Il semble, bien que Freud laisse ceci dans le vague, que ce soit à la disposition sexuelle héréditaire qu'il faille rattacher des facteurs comme la précocité ou la persévération, état mental en vertu duquel les impressions érotiques tendent à laisser des traces plus profondes que normalement. Cette constitution, reçue par nous en naissant, se trouve en rapport avec des événements de la vie de nos ancêtres ; ce qui nous laisse prévoir que les événements de notre propre enfance devront être invoqués au même titre, et que c'est grâce à ces causes occasionnelles que le facteur congénital sera mis en évidence. Parmi ces événements de la vie sexuelle infantile, on peut citer : la séduction par d'autres enfants ou par des adultes, les menaces, la connaissance accidentelle de l'acte sexuel. Tout ceci est évidemment livré au hasard. Dans certains cas, l'événement traumatique suffit, en dehors de tout facteur congénital, pour créer une fixation. L'idée de Freud est que ces événements n'ont aucune importance, au moment où ils se produisent : la fixation qu'ils entraînent est refoulée dans l'Inconscient, où l'élan sexuel la retrouvera plus tard.

2^o *Privation*. — Il nous reste à préciser ce qui entraînera une régression de l'élan sexuel sur les postes préparés pendant l'enfance. Pour que l'élan sexuel aille ainsi se réfugier dans des colonies inconscientes essaimées, on le croirait, avec prévoyance, il faut qu'il ne trouve pas à se satisfaire selon son gré. Nous arrivons à la notion de *privation sexuelle*. La vie offre, à ce sujet, les combinaisons les plus variées.

Si nous nous reportons aux exemples de névrose que nous avons donnés dans le premier chapitre, nous admettrons volontiers qu'il s'agissait de trois femmes, qui, à un degré quelconque, étaient dans l'impossibilité de satisfaire à leurs besoins sexuels. Pour Freud, des circonstances comparables se retrouveraient à l'origine de toutes les névroses. Dans une société comme la nôtre, il existe, sans aucun doute, une

(1) Cf. Freud : *Trois essais*, p. 173.

disproportion fatale entre les excitations sexuelles et les réalisations permises. Freud a eu raison d'attirer l'attention là-dessus ; mais cette constatation n'a, si l'on peut dire, qu'une valeur purement mathématique ; elle est incapable de tenir le rôle que la psychanalyse lui attribue. Entraîné par les mécanismes qu'il a créés, à en créer sans cesse de nouveaux, Freud accumule dans ceux-ci, non seulement toutes les erreurs antécédentes, mais encore le vice initial du système, si bien que les mécanismes derniers, faux par eux-mêmes, le sont, de plus, par rapport aux erreurs dont ils sortent. La vie sociale, surtout dans les villes très raffinées, expose évidemment l'homme à des tentations sans nombre, qui devront être souvent écartées, pour la simple raison qu'elles sont sans nombre. La quantité des provocations et la possibilité d'y répondre ne sont pas dans un ordre inverse ; tout le monde accordera que, contrairement à l'idée où nous mène Freud, la société, en même temps qu'elle accroît les chances de tentations, accroît du même coup les chances de pouvoir s'y abandonner. Par ailleurs, la tolérance policière a tout prévu. La vie sociale ne semble point comporter de cas matériels où le désir ne puisse être satisfait.

Nous insistons parce que nous touchons au point où nous comptons appuyer notre effort pour jeter bas l'ensemble des conceptions de Freud. Si donc la privation, telle que l'entend Freud, arrive à se réaliser, il faut en chercher les raisons, non point dans l'ordre matériel, mais dans *quelque chose d'autre*. Or, l'élan sexuel, la libido, imaginé par Freud, est, nous le répétons, une force physiologique de nature telle, qu'il n'y a pas de conditions sociales pratiquement réalisables où elle ne pourrait s'exercer. Contrairement à ceci, nous constatons qu'elle est souvent gênée et si les causes qui la gênent ne tiennent pas au domaine extérieur, force nous est de supposer qu'elles relèvent de la nature même de cette force, et que celle-ci n'est pas du tout ce que Freud nous en a dit. A quoi Freud répondrait peut-être : mais cela est expliqué par un autre mécanisme, dont j'allais vous parler, un conflit entre le moi et les tendances sexuelles. Nous montrerons, quand le temps de ce conflit sera venu, qu'il ne peut s'agir de lui. Actuellement, acceptons l'explication, si précieuse qu'elle

soit. Nous répondrons alors : Vous imaginez une série de mécanismes qui se commandent les uns les autres dans l'ordre suivant : 1^o Privation de satisfaction sexuelle. 2^o L'élan sexuel, grâce à cette privation, s'engage dans la voie de la régression et des fixations. 3^o Grâce à ces régressions et fixations, naît votre conflit qui doit expliquer la névrose. Nous vous démontrons que votre mécanisme de la privation est, tel quel, absolument inadmissible. Pour échapper à cette inconséquence, vous faites appel au conflit, et vous mettez à l'origine de la privation ce qui doit nécessairement en découler. Cette pétition de principes vous place, par ailleurs, en opposition avec vous-même, puisqu'elle demanderait que la privation fût intérieure, alors que dans votre première hypothèse, vous la supposez extérieure. Enfin, si vous dites que la privation n'a qu'un caractère occasionnel et qu'elle ne devient pathogène que s'il existe au préalable des fixations, vous devez alors admettre qu'elle porte sur une force sexuelle non plus normale, mais qui contient déjà en elle les fixations. Ce qui est absolument inconciliable avec l'hypothèse qu'elle chercherait à tout prix à se satisfaire normalement, avant de se rabattre sur les fixations inconscientes comme sur un pis-aller. Nous en revenons donc à l'idée, sans laquelle vous ne pouvez aller que de contradictions en contradictions : à savoir que la privation n'est jamais qu'un effet sans valeur, une anecdote (1) qui manifeste un trouble apporté dans l'exercice d'un désir complètement différent de celui que vous nous proposez, puisqu'il demande à la réalité *autre chose qu'une satisfaction sexuelle toujours accessible*. En d'autres termes, et abstraction faite de nouvelles objections sur l'Inconscient que réclamerait le mécanisme imaginé par Freud, nous répétons avant de chercher la loi générale qui l'explique, le fait dès maintenant acquis : il est impossible d'admettre qu'une névrose (ou une perversion, ou tel autre pis-aller) découle des privations d'un besoin physique, *si cette privation n'est pas conditionnée par le trouble d'un élan psychique différent de la sexualité conçue par Freud* ; une autre preuve en est dans le

(1) Nous montrerons de plus que lorsqu'on rencontre cette privation dans la vie d'un homme, c'est que précisément il n'y a pas et ne peut pas y avoir névrose.

fait que, si ce trouble n'existe pas, si l'élan psychique est supposé nul, si l'animal est réalisé, on ne peut concevoir de privation physique possible ; tout besoin s'exercera.

Sublimation. Introversion. — Mais la psychanalyse n'aurait pu soutenir ses prétentions à donner la clef de l'âme humaine, si elle avait simplement admis que l'élan sexuel, privé, allait se replier inévitablement dans la voie des régressions et des fixations. Pour donner à sa théorie une ampleur générale, Freud a été conduit à supposer que l'élan sexuel est une énergie extraordinairement déplaçable : il passe d'une tendance à l'autre, avec une facilité déconcertante. Trouve-t-il une porte fermée, il ne s'entête point, fait demi-tour et va frapper ailleurs. Nous voici déjà en plein dynamisme, plus, en pleine hydraulique ! A ce point de vue, le psychisme de Freud peut être figuré comme une série de vases communicants ; ces vases remplis par un liquide, l'élan sexuel, représentent, en eux-mêmes, les différentes tendances où s'exerce cet élan.

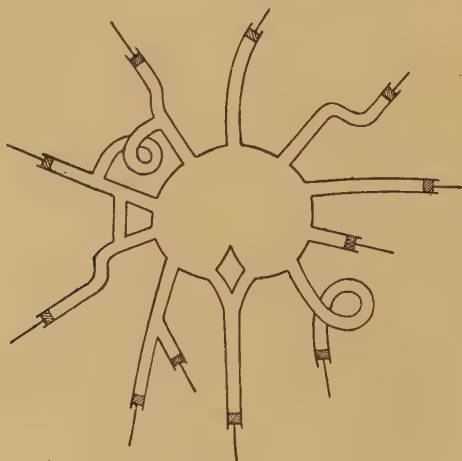


Fig. 1.

A leur extrémité, est adapté un piston qui symbolise la réalité extérieure. Imaginons que dans l'un des vases, l'élan sexuel, au lieu de refouler le piston, soit refoulé par lui. Immédiatement le liquide refoulé fera sentir un surcroît de pression

dans les autres tendances. Celles-ci sont, la plupart du temps, fixées, perverses, et l'irruption de l'élan sexuel dans leurs canaux schématise la régression. Freud admet que certains filaments de la figure ci-jointe sont remplis par un liquide différent de l'élan sexuel. Cette remarque, en attribuant à l'être humain d'autres besoins que les besoins érotiques, semble en opposition avec le pansexualisme. Il n'en est rien : elle est faite, peut-être pour ne pas trop effaroucher, peut-être par concession stratégique ; mais, en fin de compte, nous verrons que toute activité proprement vitale relève de la sexualité.

L'élan sexuel, refoulé sur un point, peut venir se mêler à ce liquide et augmenter son action, l'éveiller au besoin si elle sommeillait. Ce mécanisme, homologue de la régression, s'appelle la *sublimation* : l'élan sexuel, détourné de lui-même, se met à la poursuite d'autres buts en apparence différents des siens. Ce jeu de canaux a engendré une immense littérature destinée à porter la lumière dans tous les coins de l'activité humaine ; la poésie, la peinture, la musique, la sociologie, la religion, le mysticisme, le folk-lore, la mythologie, la pédagogie, l'art de rendre la justice, l'histoire, la morale, l'anthropologie, il n'est rien qui ne soit justiciable de la psychanalyse. Dans ce qui touche plus spécialement au mysticisme et à l'art, Freud fait appel à un mécanisme un peu différent de la sublimation, l'*introversion*. La sublimation, nous l'avons vu, n'est qu'un déplacement de la force sexuelle qui, ne pouvant atteindre son but, va se mettre au service d'autres tendances laissées dans le vague, tendances probablement sociales ; il n'y a là, en somme, qu'un tour de passe-passe ; rien ne se perd, rien ne se crée. Il est même curieux que Freud, qui a dû interroger des centaines d'hommes et de femmes, puisse supposer que la vie psychologique a la simplicité d'un réseau de vases communicants ; après un chagrin ou un drame, et même si l'individu a, dit-on, repris à vivre et cherché des distractions, le désir meurtri, surtout celui-là, ne se laisse pourtant point si facilement convaincre. Et parfois jamais. Baptisée par Jung, l'introversion est à mi-chemin entre la sublimation et la névrose. L'élan sexuel est bien détourné de son but, mais au lieu de changer simplement de costume, il s'engage dans la voie des régressions, pour se porter sur des

fixations infantiles. L'étonnant, c'est que les fixations infantiles que l'on rencontre dans l'introversion ne se rattachent point à des événements réels, mais à de pures fantaisies. Il est impossible, dans la vie des sujets en question, de retrouver des faits historiques qui correspondent aux tendances fixées ; l'imagination a créé, de toutes pièces, ces aventures, et l'inconscient les a enregistrées, comme si elles s'étaient réellement produites. Or, Freud affirme que chez tous les sujets, ces inventions se présentent, toujours identiques ; il en conclut qu'il s'agit de fantaisies primitives, faisant partie du patrimoine phylogénétique. Par ces fictions, l'individu se replonge dans la vie de ses ancêtres ; si la fixation ne répond pas à une réalité actuelle, elle évoque une réalité préhistorique (1). Sous l'empire de ces tendances lointaines, l'individu, sans cesse guetté par la névrose, vivra désormais dans une sorte de rêve. C'est ainsi que Freud explique, tout particulièrement, la psychologie du mystique, de l'artiste et du métaphysicien (2).

Régression pathogène. Le conflit. — Cependant, la régression de l'élan sexuel inemployé ne comporte pas toujours d'issues aussi favorables que l'art, la religion ou la philosophie. D'habitude, il en naît une névrose. La régression, pathogène cette fois-ci, peut se faire de deux façons différentes. Nous n'en avons pas parlé à propos de l'introversion, parce que l'art, la philosophie et la religion ne mettent en évidence que par analogie les deux mécanismes distingués par Freud derrière leurs demi-sœurs les névroses.

Dans un premier cas, l'élan sexuel retourne aux objets incestueux. Ceci veut dire que la sexualité, qui se replie dans l'Inconscient sur le complexe d'Œdipe, est une sexualité normalement organisée, dont toutes les tendances se sont rangées sous le primat de la zone génitale. L'horreur de la régression ne tient donc pas au désir lui-même, mais à l'objet de ce

(1) Nous avons vu (note VIII) que l'école suisse avec Jung et Maeder a laborieusement travaillé cette notion de l'archaïsme de la pensée inconsciente. De là, les Suisses en sont arrivés à un véritable prêche. Admettant que la sexualité primitive est en partie déviée, Jung a été conduit par l'archaïsme à rechercher l'origine de cette déviation. Il l'attribue à un besoin de moralité et d'ascétisme, nécessaire à la civilisation.

(2) Cf. note XIII.

désir. C'est de cette régression qu'il s'agit dans l'hystérie.

Dans l'autre cas, toute l'organisation sexuelle retourne à des phases antérieures. En se repliant dans l'Inconscient, la sexualité cesse d'être normale pour reprendre les formes par lesquelles elle a déjà passé. Elle se présente à nouveau comme une série de tendances partielles, et revient particulièrement à la phase sadique-anale. L'horreur de la régression tient ici à la perversité du désir lui-même ; d'ailleurs, l'objet du désir peut aussi redevenir incestueux. Ce deuxième cas est réalisé dans la névrose obsessionnelle.

Les deux modes de régression étant définis, il nous reste à expliquer la genèse de la névrose.

Celle-ci est constituée par certains symptômes et ces symptômes, nous le savons, ont la valeur d'une satisfaction détournée, parfois méconnaissable, que s'offrent, à tout prendre, les tendances fixées. Mais alors, il nous manque un dernier mécanisme pour comprendre la formation des symptômes ; car on ne concevrait pas que les tendances fixées aillent chercher si loin ce qu'elles peuvent trouver si près. Reportons-nous au schéma de l'Inconscient et nous serons tirés d'embarras. Nous avons vu qu'il existe une préconscience, avec un gardien ou Censure, qui examine les tendances inconscientes, désireuses d'être admises au salon, et les repousse quand elles ne sont pas à l'ordonnance. On devine maintenant ce qui s'est passé. Les tendances fixées ont bien essayé de devenir conscientes, c'est-à-dire de chercher une satisfaction qui fût en rapport avec elles-mêmes, mais elles n'ont pas eu le don de plaire au malencontreux Charon ; celui-ci les a refoulées dans l'Inconscient, où faute de mieux elles ont dû s'accommoder d'un compromis. Nous revenons ainsi, par un long détour, au mécanisme dont nous étions partis (1). Freud ne nous a pas manqué de parole ; il retrouve dans le sac tout ce qu'il y avait mis. Toutefois, la conduite du gardien peut paraître assez extraordinaire, et il convient de l'examiner plus en détail. Là-dedans, il n'est évidemment qu'un serviteur ; il a reçu des ordres, il agit au nom de quelqu'un. Freud suppose que ce quelqu'un n'est que la conscience elle-même, le moi ; de sorte

(1) Cf. p. 21 et suiv.

que l'arrivée au seuil des tendances inconscientes, le refoulement qui les rabat sur la névrose, prennent l'allure d'un véritable conflit où s'affrontent deux moitiés de la personnalité. Guerre civile; ceci mérite qu'on s'y arrête : nous connaissons l'un des adversaires, il faut étudier l'autre.

L'autre, c'est « pour nous exprimer d'une façon très générale, les tendances non sexuelles. Nous les désignons sous le nom générique de « *tendances du moi* » (1). Avant de tirer de ces tendances des considérations purement métaphysiques et d'ailleurs assez flottantes (2), Freud les présente comme des forces orientées autour de l'instinct de la conservation : elles sont les gardiennes de l'intérêt individuel ; le moi est égoïste. Nous retrouvons ici les digues psychiques, dégoût, pudeur, aspirations morales, etc..., qui sont déjà entrées en scène pour expliquer la phase latente de la sexualité infantile. A ce moment (3), nous avons vu que Freud hésitait sur l'origine réelle de ces tendances : il les rattachait à l'éducation, ou bien à un héritage phylogénétique, tout en indiquant qu'elles pourraient avoir leur source dans la sexualité elle-même. Depuis il a fallu qu'il prenne nettement parti ; pour deux raisons : d'abord, parce qu'il avait absolument besoin de créer, entre deux parties de la personnalité, un conflit sans lequel ses hypothèses précédentes eussent été inutiles. Mais, d'autre part, il devait répondre tant bien que mal au reproche sans cesse plus pressant de pansexualisme. Pourtant il ne pouvait dresser en face de l'élan sexuel, une activité contemporaine, d'égal pouvoir et d'essence différente : c'était renoncer à l'indispensable conception du moi social. Le problème se réduisait donc à faire des tendances sexuelles et des tendances du moi des activités qui fussent différentes (éviter le reproche de pansexualisme), mais qui ne le fussent pas trop (écarter tout soupçon de spiritualisme). La manœuvre employée pour arriver à ce but ne trahit point la lignée des sophismes qui l'ont nécessitée. Elle consiste à hypostasier la différence qui doit exister entre les deux termes S et M en

(1) Freud : *Psych.*, p. 376.

(2) Freud : *Leçons des Justprinzips* (Vienne, 3^e éd., 1923) et *Das Ich. und das Es.* (Vienne, 1923).

(3) Cf. p. 32.

un substrat commun originel P. Partant ensuite de ce substrat, Freud affirme qu'il se retrouve, identique dans S, modifié dans M ; ne voyant pas qu'en assimilant S à P, il rend à celui-ci, ce qui lui appartient en fait, c'est-à-dire l'inutilité, et rattache tout simplement M à S. Mais il a créé un mot ; il passe, satisfait. Le substrat commun, qui régit toute notre activité psychique, c'est, pour Freud, *le principe de plaisir*. Les tendances sexuelles remplissent cette fonction sans faiblir ; les tendances du moi aussi, dans les débuts. « Mais sous la pression de la grande éducatrice qu'est la nécessité, les tendances du moi ne tardent pas à remplacer le principe de plaisir par une modification (1). » Le moi s'adapte au principe de réalité ; il s'éduque et devient « raisonnable ». C'est ainsi que Freud croit tourner la difficulté ; l'artifice est trop simple. La logique même de la conception entraîne fatalement les tendances du moi (M) à se rattacher aux tendances sexuelles (S) ; le principe de plaisir n'est ici qu'un tiers trop commode. Mais, entachée de pansexualisme, la construction en est-elle moins bonne ? Au point où elle est, elle devient beaucoup plus difficile à soutenir. On ne conçoit guère comment un moi ainsi rompu par la réalité à la patience et à la résignation, présenterait des besoins moraux, des aspirations esthétiques, des tendances idéales, etc... Il ne devrait être que ruse et circonspection. Habitué à l'intransigeance du réel, il saurait qu'on ne le fait céder qu'en le tournant ; un désir fixé se présenterait-il à lui, il serait trop avisé pour le renvoyer à la névrose ; il lui conseillerait plutôt d'attendre la première occasion. A ceci Freud peut répondre que la présence d'aspirations morales dans le moi n'est pas une objection définitive ; qu'elle peut très bien s'expliquer par ce fait que le moi, obligé d'attendre ou de renoncer, s'est ouvert tout à côté un monde de compensations, et qu'enfin cette idée a l'avantage de rester fidèle à l'ensemble de la doctrine, puisqu'en même temps qu'elle rend compte des tendances dites élevées, elle les ramène à un besoin déjà connu. Nouvel aveu de pansexualisme, forcé cette fois. De plus, la réponse, plausible à première vue, n'a qu'un tort : c'est de ne pas être tout

[(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 383

à fait d'accord avec elle-même. Freud suppose que le moi est devenu ce qu'il est, parce qu'il s'est soumis au principe de réalité ; ayant rapidement compris que le réel ne tolérerait pas de fantaisies, il s'est fait le complice de la nécessité ; il est une sorte de Caton qu'elle entretient en chacun de nous. Il paraît difficile d'attribuer à ce moi les aspirations imaginatives qu'on lui prête par ailleurs. En d'autres termes nous ne voyons pas comment le principe de réalité serait assez lâche pour être aussi le principe d'irréalité.

Il nous faut donc passer au-dessus d'un certain nombre de contradictions pour en arriver à admettre la réalité psychanalytique des deux adversaires. Supposons-les maintenant en présence. Une névrose va-t-elle en résulter ? Freud conclut que oui, si le moi refuse de sanctionner le désir qui se présente à lui. Nous soutenons que, dans les conditions posées par Freud, non seulement le conflit est incapable d'expliquer la névrose, mais encore que ce conflit lui-même est dénué de toute vraisemblance.

On se souvient de ce que nous avons dit, à propos de la privation (1) : nous montrions que la privation invoquée par Freud est un non-sens, si'on ne la suppose conditionnée par le trouble d'un désir différent de l'élan sexuel. Les mêmes arguments vont nous servir à propos du conflit. Il est impossible de concevoir qu'un désir sexuel quelconque puisse trouver un obstacle dans le moi (pour employer la terminologie de Freud), si on ne suppose point l'existence d'un trouble originel dans un désir différent de la sexualité. Aucune des digues psychiques de Freud, ni la pudeur, ni le dégoût, ni les conceptions morales, rien dans cette censure-fantôme, n'est capable de s'opposer à un désir sexuel, serait-il pervers, s'il n'y a pas chez l'individu inhibition d'une certaine activité, mettons, ici, sentimentale. Il n'y a ni pudeur, ni dégoût, ni conceptions morales quand cette activité n'est pas troublée j'entends, il n'y a rien de cela quand on aime, ou, si l'on veut, quand l'élan sexuel est en parfaite harmonie avec un autre élan dont il n'est sans doute que le moyen. La psychologie, sans être transcendente, montre même que les digues psychiques

(1) Cf. p. 40 et suiv.

s'allient très bien avec toutes les manifestations du désir, si celui-ci supporte de l'amour. Dans cet ordre d'idées, nous trouvons un appui jusque chez un élève de Freud : « Quand deux êtres s'aiment, toutes les formes de rapports sexuels qui leur plaisent sont normales et nobles, si l'on veut à tout prix des valeurs morales (1). » Ce qui n'implique pas que la pudeur ou ses comparses soient détruites ; elles existent au contraire, mais pour tout autre que celui qu'on aime. L'obstacle moral artificiel, avec lequel Freud confond le moi, est insuffisant pour créer, par un conflit avec le désir, un refoulement de ce désir.

Après ceci, la possibilité d'un conflit persiste-t-elle ? Pour l'instant, nous ne préjugeons pas de la nature de l'élan que nous avons soupçonné, ni de ses rapports avec l'instinct sexuel ; tout nous a semblé se passer comme s'ils évoluaient dans une sorte d'harmonie : quand le premier est troublé, l'autre ne s'exerce plus ou mal ; quand le premier paraît satisfait, l'autre s'épanouit librement. Nous sommes donc en droit, surtout dans le domaine de la sexualité où nous nous trouvons, à ne pas les séparer l'un de l'autre. De plus, certaines des tendances entassées indistinctement par Freud dans le moi, les aspirations d'ordre idéal par exemple, se rattachent indiscutablement à l'élan dit sentimental ; nous ne pouvons plus guère laisser au moi que les tendances proprement morales. Dans ces conditions, un conflit entre ces tendances et le système composé par activité sentimentale + instinct sexuel peut-il survenir ? Evidemment oui ; mais ici, nous n'avons plus affaire au conflit de Freud, et nous nous trouvons bien loin de la psychanalyse. Remarquons en effet que le conflit proposé par Freud et qui met aux prises les tendances sexuelles et un moi formé de pièces et morceaux doit être inconscient. L'individu ne peut connaître le désir qui se présente à lui ; il ne sait rien du combat réel qui se livre dans son être ; s'il en avait la moindre notion, toute la théorie des névroses s'effondrerait ; le malade connaîtrait ce qui le fait souffrir, devinerait le sens de ses symptômes ; bref la psychanalyse se renierait elle-même. Nous serions ici parfaitement

(1) Wittels : *Freud*, p. 43.

fondés à faire jouer notre réfutation préalable de l'Inconscient. Mais laissons-la de côté ; dans la discussion du seul conflit, l'Inconscient va se détruire et nous aurons contre lui une preuve de plus. Nous avons établi, point par point, les éléments qui doivent entrer dans le conflit, si conflit il y a. La première condition que nécessite un choc entre des conceptions morales et un désir amoureux, condition impliquée par l'énoncé même de ces deux termes, est la conscience. De quoi s'agit-il, dans le langage du bon sens : d'un conflit entre le devoir et l'amour. Ceci nous place dans la vraie psychologie, non plus dans la psychanalyse.

Mais si nous nous en tenions à cette conclusion, nous laisserions encore sur la réalité comme une ombre du sophisme psychanalytique. Le conflit, en effet, quoique très différent de celui de Freud, aurait la même valeur métaphysique : l'opposition nécessaire de deux parties de la personnalité. Or, il nous est impossible de concevoir que cette notion du réel, dont Freud peuple le moi, soit autre chose que notre faculté de perception et d'action, c'est-à-dire un mode inhérent à nous-mêmes et qui (sans préjuger de ses rapports avec la réalité) n'a qu'une signification purement instrumentale. Ce qui sera susceptible d'entrer en opposition avec le désir d'un individu, n'est donc pas une partie de sa personnalité, mais une réalité extérieure, sociale, venant heurter, non point un besoin sexuel toujours réalisable, mais, derrière lui, un élan sentimental *infiniment plus exclusif*. La comparaison avec les idées de Freud montre ici que la privation et le refoulement, loins de porter sur l'instinct sexuel, doivent au contraire être conçus comme agissant sur les tendances élevées du moi.

Le conflit redevient ce qu'il doit être, un choc extérieur, un déséquilibre survenant dans les rapports affectifs d'un individu avec d'autres individus, ou d'un individu avec une collectivité quelconque. Le rôle des conceptions morales se restreint de plus en plus. Il peut arriver, pourtant, que ce soit à de telles conceptions ou à des règles religieuses qu'on se heurte : dans ce cas, la réalité sociale extérieure trouvera parfois un avocat dans l'individu contre lui-même. Mais cette lutte, entre une conception apprise du devoir et un désir de l'être, se réduit en dernière analyse à un conflit extérieur. Ce

qui se dresse dans l'individu, ce n'est pas une partie de lui-même, mais la projection (héréditaire ou originale) de la réalité extérieure ; projection qui change suivant les époques, les pays et les civilisations, et à qui il ne faut pas donner le sens philosophique d'une tendance vitale, mais la valeur d'une sorte de mercenaire que la réalité entretient chez l'homme, d'une métastase sociale. Le plus souvent le conflit reste extérieur à l'individu et survient dans ses rapports affectifs avec un autre individu. La vie courante est ainsi faite. Quant au trouble initial, il n'est jamais originellement interne ; être serait alors insensé. Si nous résumons maintenant les points acquis, au cours de cette discussion, nous constatons qu'il ne reste plus rien des hypothèses de Freud.

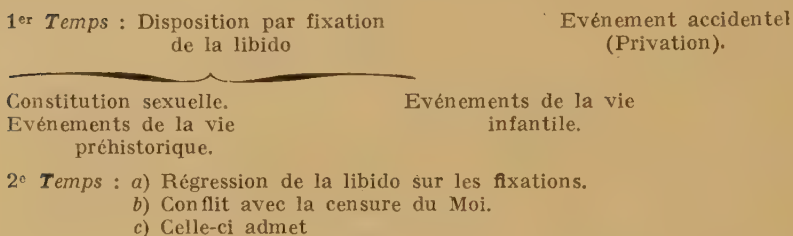
Nous avons d'abord montré que la notion du conflit, comme celle de la privation, était insoutenable si l'on ne faisait appel à un désir différent, dans son essence, du désir sexuel. Ensuite, nous sommes arrivés à cette idée que s'il existait un conflit, il ne ressemblait en rien à celui de Freud, et que loin de se passer dans l'Inconscient, il nécessitait au contraire la pleine conscience ; conclusion qui rejoint celles que nous avons formulées dans le premier chapitre. Enfin ce conflit ne dresse pas l'une contre l'autre deux parties réellement vitales de la personnalité ; il est non pas intérieur, mais extérieur ; il oppose l'individu à la réalité qui l'entoure. Mais ici, nous sentons que nous quittons la psychanalyse pour une psychologie qui ne peut plus se prêter au parallèle ; les matériaux épars avec lesquels Freud espérait construire un homme doivent subir un autre travail.

Formation des symptômes. Perversions. — Il ne nous reste que peu de mots à dire pour exposer la dernière partie de la théorie de Freud. Le conflit étant admis, la suite se déduit d'elle-même. Ou bien le moi refuse l'entrée de la conscience au désir trop effrayant, ou bien il n'y a pas à proprement parler conflit, et le moi laisse le désir s'extérioriser tel quel.

Si le gardien s'oppose à l'élan sexuel, celui-ci, pour s'exprimer, est obligé de choisir un moyen à l'aide duquel il se satisfasse, tout en n'éveillant pas l'attention du moi. Ce

moyen, c'est un symptôme névropathique : la névrose est créée. Rappelons-nous les différents mécanismes que nous avons passés en revue : la fixation de l'élan sexuel pendant l'enfance, fixation où entrent en jeu la constitution héréditaire et les événements de la vie individuelle ; la privation qui repousse l'élan sexuel vers ces fixations, le conflit : nous pouvons résumer cette étiologie des névroses dans le schéma suivant :

Etiologie des Névroses
(d'après Freud)



ou repousse la libido : Compromis de la Névrose.

Nous connaissons les deux variétés possibles de régression ; à ces deux variétés correspondent (1), les deux principales névroses de transfert (ainsi nommées parce qu'elles guérissent au moyen du transfert psychanalytique), l'hystérie et la névrose obsessionnelle.

Indiquons brièvement les moyens qu'emploie l'élan sexuel repoussé, pour créer un symptôme qui puisse donner le change au moi. Ces moyens, ajoutons-le, sont identiques à ceux qu'on rencontre dans le symbolisme général des rêves ; le désir caché qui git au fond du rêve comme au fond de la névrose, obéit pour devenir un rêve plus ou moins connu du sujet, aux mêmes lois de prudente déformation.

1^o *Symbolisation*. — L'essence du symbole est une comparaison. Ainsi dans le rêve, la maison est le symbole du corps ; dans une névrose comme l'hystérie, la grande crise serait le symbole de l'orgasme. L'Inconscient, en se livrant à cette symbolisation, suit, d'après Freud, des lois primitives très

(1) Cf. p. 44, 45.

générales, qui auraient présidé également à l'élaboration des mythes et des contes populaires. Le besoin du symbole a mené Freud à des extravagances curieuses. Donnons un exemple où, pour obtenir à tout prix une explication, Freud s'autorise d'une méthode de philologie comparée qui, dans l'histoire des religions et du folk-lore, a depuis longtemps perdu tout partisan. Il s'agit de montrer que bois est un symbole de femme. «Notre mot allemand Holz (bois) aurait la même racine que le mot grec ὕλη qui signifie matière, matière brute. Mais il arrive souvent qu'un mot générique finit par désigner un objet particulier. Or, il existe dans l'Atlantique une île appelée Madère, nom qui lui a été donné par les Portugais lors de sa découverte, parce qu'elle était couverte de forêts. *Madeira* signifie précisément en portugais *bois*. Vous reconnaissez sans doute dans ce mot *madeira* le mot latin *materia* légèrement modifié et qui, à son tour, signifie *matière* en général. Or, le mot *materia* est un dérivé de *mater*, mère. La matière dont une chose est faite est comme son apport maternel. C'est donc cette vieille conception qui se perpétue dans l'usage symbolique de *bois* pour *femme*, mère (1). »

2° *Condensation*. — Elle se fait par élimination de certains éléments ou de certains fragments, et par fusion en un tout méconnaissable.

3° *Déplacement*. — Ce mécanisme procède par allusion ; il remplace une tendance quelconque par une autre, qui n'a pas de rapport logique avec le but visé.

4° *Transformation d'idées en images*. — Elle serait la cause des hallucinations.

5° *L'inversion*. — Elle est très commode ; en vertu de la loi de bipolarité, un symptôme peut aussi bien signifier une certaine tendance que son contraire. Le délire de persécution du paranoïaque en est un exemple. On peut, d'après Wittels,

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 177.

le décomposer en trois actes : « Acte premier : le paranoïaque aime un individu de même sexe. Acte deux : l'inclination homosexuelle est refoulée comme interdite. Acte trois : son retour à la conscience est empêché par deux verrous. Primo : il ne m'aime pas, mais au contraire il me hait et il me persécute. Secundo : je ne l'aime pas, mais je le hais parce qu'il me persécute. » C'est là le type de ce qu'on a appelé les mécanismes de Freud. Judas, paraît-il, était un paranoïaque ; Alexandre et Saül aussi, quand ils frappèrent Clitus et David.

Nous avons dit, au début de ce paragraphe, que le conflit et la névrose n'étaient pas la seule issue pour une tendance fixée. En effet, le Moi peut accepter la sexualité qui s'offre à lui : il en résulte une perversion. On comprend ce que signifie l'aphorisme de Freud : la névrose est, pour ainsi dire, le négatif de la perversion.

Les raisons pour lesquelles le moi accepte sont laissées dans le vague. Freud admet que le moi, comme les tendances sexuelles, se développe et peut régresser. Un moi pervers, infantile, accepterait un désir pervers. Un moi plus évolué le rejeterait. Cette conception nous ramène à l'impossible dont nous ne sommes guère sortis ; il arrive qu'on observe des perversions chez des individus dont le moi n'est pas puéril. Il est plus régulier et plus logique encore que la névrose ne soit pas le fait des hommes au moi très éduqué.

CHAPITRE III

DOUBLE IMAGE DU SYSTÈME

La vie humaine d'après Freud. L'inconscience sexuelle.

— Pour peindre dans une vue d'ensemble la façon dont Freud conçoit la vie humaine, deux images sont nécessaires. La première révélera comment est monté et comment fonctionne notre mécanisme psychique : c'est le côté physiologique de la conception. La seconde donnera leur sens aux différentes pièces ; elle ne les envisagera plus dans leur physiologie, mais dans leur valeur absolue ; ceci se rapporte à la métaphysique.

1^o *Schéma du dynamisme psychologique.*

a) Le psychique de l'homme est constitué essentiellement par l'Inconscient. Cet Inconscient est peuplé de systèmes affectifs qui agissent en nous ; leur pouvoir réel se passe parfaitement de la conscience.

Le principe auquel obéissent ces systèmes est le principe du plaisir. Ils en usent suivant les lois générales du réflexe ; ils répondent aux excitations extérieures par des mouvements qui doivent empêcher les excitations de s'accumuler ; cette accumulation entraînerait le déplaisir. Les mouvements, au contraire, sont ressentis comme plaisir (1).

Les premières excitations qui impressionnent cet appareil entraînent des réponses qui ne sont pas adaptées à leur but, puisqu'elles ignorent les lois de la réalité extérieure.

L'enfant qui a faim s'agite, mais sa faim ne s'apaise que si on lui présente de la nourriture ; la satisfaction du désir s'accompagne alors de la perception de l'objet. Cette coïncidence est en somme la conscience primitive, l'attention dont nous pouvons illuminer un désir. Entre l'excitation et la

(1) Cf. p. 33.

réponse, s'établit un équilibre plus ou moins parfait et qui n'est autre qu'une trace mnésique, ayant pour fonction la mémoire. L'excitation se reproduisant, l'image de l'objet s'éveillera.

Il s'organise au sein de l'Inconscient des traces mnésiques rangées *suivant un ordre immuable*, d'après leur apparition dans le temps. Cet ordre immuable répond aux associations psychiques. Une impression frappant l'appareil inconscient s'engage tout d'abord dans une série de systèmes purement perceptifs. Puis elle traverse d'autres systèmes où elle rencontre des traces mnésiques. Mais, parmi celles-ci, elle peut mobiliser celles qui lui sont le mieux adaptées ; elle n'arrivera qu'à entraîner une réponse motrice, hallucinatoire, par conséquent insuffisante. Autrement dit, ce qui entrera dans le champ de la conscience, c'est une tendance affective, accompagnée d'une image, le plus souvent irréalisable.

b) Il importe donc qu'il ne parvienne à la conscience que des tendances susceptibles de recevoir une réponse pratique. Dans ce but doit se créer, sur les données du réel enregistrées progressivement par la conscience, un nouvel appareil, chargé de n'admettre à l'accès de cette conscience que les tendances affectives capables d'être réalisées. Ce système, c'est le pré-conscient, la Censure. Une impression, ayant traversé la série des systèmes inconscients, se présente à la censure sous forme d'une tendance affective qui ne sera retenue que si elle est jugée digne d'attirer sur elle le regard de la conscience.

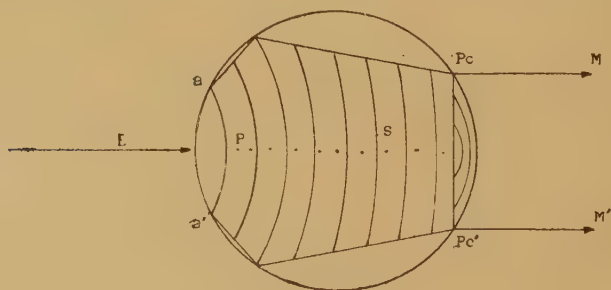


Fig. 2.

On voit ici un cercle représentant l'ensemble du psychisme humain ; il baigne dans la réalité extérieure. La plus grande

partie de sa circonférence est occupée par un polygone figurant l'Inconscient. Du côté des excitations, ce polygone se confond avec un arc du cercle. Une excitation E, partie de l'extérieur, est reçue par les organes sensoriels (l'arc de cercle a a') et transmise à la masse inconsciente. Elle traverse d'abord des systèmes (P), uniquement perceptifs, puis des systèmes S chargés de souvenirs. Elle se présente alors comme une impulsion affective, formée par la somme de toutes les forces qui ont vibré sur son passage. Elle se heurte enfin à un écran-censeur (Pc Pc') qui lui reste imperméable, ou qui la laisse pénétrer dans le préconscient, s'il la juge capable de se transformer en une réponse motrice ; autrement dit, de devenir une onde qui, se confondant avec l'arc de cercle conscient M M', réalise juste à ce moment une parfaite harmonie avec l'élan intérieur et la réalité extérieure.

Pour avoir une allure scientifique, cette conception met en jeu des forces sans souci présent de leurs qualités ; elle trahit ainsi le défaut qui se dégageait peu à peu de l'analyse que nous avons faite : elle suppose un mécanisme qui se dissout dans le déterminisme le plus étroit. Le premier mécanisme étant donné, tout le reste s'en ensuit nécessairement ; dans l'excitation, la réponse motrice est virtuellement contenue ; il était impossible qu'elle fût différente de ce qu'elle est ; un être doué d'une pénétration divine connaîtrait par avance, sans la moindre latitude d'erreur, la conduite de chacun des hommes. Une telle construction, avant même d'être écrasée sous le poids métaphysique qu'elle prétendra supporter, se détruit d'elle-même, puisqu'elle nie, non seulement la valeur, mais la réalité de toute connaissance. L'intelligence humaine — qu'on en pense ce qu'on voudra — n'en existe pas moins ; l'hypothèse de Freud n'en tient aucun compte. Le monde extérieur n'est que ténèbres pour elle. En effet, nos sensations, traitées par l'Inconscient en vertu d'un principe affectif, ne peuvent nous donner de la réalité qu'une image qui s'adapte à notre désir. Le moi est également incapable de connaissance, puisque traitant tout d'abord la réalité, suivant le même principe que l'Inconscient, il ne se modifie que parce qu'il constate une incompatibilité fréquente entre les conditions extérieures et le désir. Son but est alors de distinguer,

comme l'on voudra, parmi les conditions extérieures, celles qui sont susceptibles ou non de coïncider avec une tendance, de saisir en quelque sorte dans la réalité ce qui est favorable à la réalisation de l'élan ; le moi ne connaît la réalité que par rapport à lui-même. La représentation qu'il s'en fait est celle d'un individu revêche dont il faut savoir les points faibles. Il peut dire : telle chose se prête, telle chose ne se prête pas au besoin qui me pousse ; quant à la chose en elle-même, elle reste au delà de toute appréciation. En résumé, nous aboutissons à une scission absolue entre l'homme et le monde : l'étrange est que tous deux sont faits de matière : plongé dans la matière extérieure, l'homme apparaît comme un centre de matière affective ; entre la matière des choses et la matière humaine, nulle commune mesure. L'Inconscient affectif impose sa forme à la réalité extérieure ; en vertu d'un principe identique, le moi taille artificiellement dans cette réalité les éléments de certaines combinaisons favorables. C'est qu'au fond, le moi et l'inconscient, comme nous l'avons montré, se réduisent l'un à l'autre. Freud n'espérait tout de même pas mettre sa doctrine à l'abri des inconséquences, en la couvrant d'une ombre factice et peu compromettante de dualisme ; il n'aboutit à faire de l'homme qu'une monstrueuse excroissance matérielle, dans le sein d'une matière inconnue et inconnaissable. Ce non-sens mériterait sans doute le respect un peu trouble que l'esprit doit à tout système philosophique qu'il tient pour faux, si l'on ne décelait à son origine autre chose qu'une tendance inacceptable. Pourquoi se complique-t-elle d'une erreur de méthode ?

Nous avons déjà eu l'occasion (1) de signaler qu'une analogie entre la conception de l'Inconscient de Freud et celle de Bergson, n'était pas fondée. Nous indiquions, à ce moment, la différence essentielle qui sépare les deux théories : l'Inconscient de Bergson est virtuel, il n'a aucune puissance, dès qu'il en acquiert, il cesse d'être inconscient ; mais un souvenir, un complexe, n'agissent pas du fond de l'Inconscient sur le moi actuel. L'Inconscient de Freud est le réel psychique ; il pèse, de toute sa masse, sur chacun de nos actes ; l'on peut

(1) Cf. note V.

même dire que la conscience n'en est qu'un prolongement déformé. En présentant sa théorie, Bergson restait parfaitement logique avec lui-même. Son ouvrage était écrit pour étudier la perception ; il se plaçait, dès le début, dans la physiologie. Il montrait comment la connaissance du monde extérieur a une valeur qui tend vers l'absolu, la réalité nous transmettant du mouvement, que nous lui renvoyons sous la même forme, sans que ce mouvement ait jamais cessé, en nous-mêmes, d'être du mouvement. Restait à expliquer l'image-souvenir que nous appliquons sur nos sensations ; Bergson, en dualiste, faisait alors appel à une mémoire immatérielle, n'ayant plus rien de commun avec les lois physiques, et qui, malgré la rigidité des murs qu'élèvera plus tard *L'Évolution Créatrice*, laisse dans la philosophie de Bergson une porte ouverte sur l'âme. En un mot, dans la construction de son hypothèse, Bergson demeurait fidèle à la règle de l'unité, aussi hautaine en philosophie qu'ailleurs.

A première vue, le psychisme de Freud paraît dessiné sur celui de Bergson ; il y a bien la différence des deux inconscients ; c'est un point de détail. Ici comme là, la perception éveille en nous un souvenir et se continue par un acte. Malheureusement, dans cette ossature purement physiologique Freud a voulu couler de la matière psychologique, et, qui plus est, affective. C'est comme s'il avait bâti une maison pour loger les Génies de l'air et de l'eau ; il y a là une lourde confusion des genres (1). Freud nous parle pendant un certain temps la langue de la perception, puis, brusquement, il se met à parler celle des sentiments et l'on ne saura jamais comment ni pourquoi l'on est passé de l'une à l'autre ; de plus, si nous faisons la part de cette confusion et consentons à examiner séparément les deux schémas que Freud a placés l'un sur l'autre comme deux villes construites à des siècles de distance,

(1) Ceci n'est point pour donner raison à Bergson. La logique respectée n'empêche pas sa théorie d'être née chétive ; c'est une fleur de laboratoire. Si Bergson nous offre un cadre dépourvu de vie intérieure, Freud nous apporte le cadre et la vie, mais ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Freud a plus de grandeur. Malgré tout, il y a en lui, derrière le théoricien, un peu d'un poète, en un mot, d'un esprit philosophique. Bergson est l'esprit le moins philosophique qui soit ; c'est un physiologiste, et si abstrait. A tout prendre, il vaut mieux concevoir la vie comme un ouragan de luxure que comme un fleuve aux eaux fades.

nous voyons qu'aucun d'eux n'est d'accord avec lui-même, justement parce qu'il a quelque souci de se rattacher artificiellement à son parasite.

Du point de vue physiologique, puisque Freud n'admet pas comme Bergson une faculté immatérielle (tout devant être élan sexuel dans la deuxième conception), il doit renoncer à expliquer que la perception puisse devenir sentiment. Objectera-t-il que la perception n'est qu'un état cérébral ? Il ne le peut, sans se contredire lui-même, puisque son mécanisme nécessite que la perception, pour devenir telle, passe tout d'abord par l'Inconscient où elle se charge de souvenirs affectifs. Au point de vue psychologique, il nous est impossible de comprendre qu'un sentiment inconscient puisse agir, s'il ne devient totalité ou partie d'une perception, et comme d'autre part, le lien est coupé entre perception et sentiment, nous ne voyons aucune issue possible.

Enfin si, par une complaisance passagère, nous examinons les deux systèmes comme capables d'un tout homogène, nous retomberions dans nos premières critiques sur cette monstruosité d'une matière humaine isolée au sein du monde.

Tout système psychologique prenant pour base une activité matérielle inconsciente doit renoncer à admettre la connaissance.

2^o *Placage métaphysique.* — Freud ne s'est pas contenté d'ajuster quelques mécanismes et d'essayer de les faire fonctionner ; il leur a donné une valeur transcendante. Nous savons déjà que la partie la plus importante de notre être, l'Inconscient, est peuplé par des tendances d'ordre sexuel ; c'est là où habite la libido, son séjour préféré. Le moi, au contraire, représente des tendances égoïstes, rayonnant autour de l'instinct de conservation. Il obéit au principe de réalité ; l'Inconscient, au principe de plaisir. Or, si l'on restitue leur ampleur à ces deux activités de notre être, on constate que la sexualité a pour but de perpétuer l'espèce, tandis que les tendances du moi s'attachent à sauvegarder la vie d'un individu, membre passager de cette espèce.

L'opposition entre le moi et l'élan sexuel se réduit ainsi à l'opposition entre le soma et le germen.

Du conflit de ces deux entités, ou plus exactement du prin-

cipe de plaisir et du principe de réalité, sont nées les civilisations. Pendant longtemps, Freud s'en est tenu à cette conception. Voici ce qu'on doit lui objecter :

Si le moi répond au soma, la libido au germen, on ne voit guère comment les tendances du moi et les tendances sexuelles seraient susceptibles de coexister réellement en s'affrontant. En effet, l'opposition entre soma et germen est purement théorique ; l'espèce est une notion abstraite à laquelle on n'est arrivé que par la connaissance des individus ; un genre fictif n'est en rien opposable à l'individu réel qui contribue à le constituer. Il n'y a là qu'une confusion des valeurs. Si les tendances sexuelles s'opposent aux tendances du moi, il ne peut s'agir d'une loi dressant l'espèce contre l'individu, mais d'un fait de sens différent et qui rentre dans le concept même de l'espèce. Or, quelle différence essentielle peut-il bien y avoir entre le moi-individu et le moi-sexuel, puisque le moi, être individuel et indépendant, se confond évidemment avec le moi, membre d'une série de générations ? L'un ne peut exister sans l'autre ; on ne peut considérer que l'un soit le contraire de l'autre, à moins d'admettre dans le moi un principe d'ordre immatériel ; et nous tenons à préciser que, même dans ce cas, malgré la différence des natures, il n'y a pas d'opposition concevable entre l'âme et son corps.

Mais l'étude des névroses narcissiques (celles où l'élan sexuel se retourne sur le moi) et des névroses traumatiques a conduit Freud à modifier ses idées sur le principe de plaisir (1).

Le narcissisme montre que la sexualité peut se détourner d'un objet extérieur et se fixer sur le sujet. Ceci oblige Freud à l'avou, fait implicitement depuis le début de la théorie : il y a identité entre les instincts sexuels et les instincts du moi. L'instinct sexuel devient le seul principe de la vie psychique ; dans certains cas, il est dirigé sur un objet, dans d'autres cas sur le sujet, et c'est lui qui crée, en quelque sorte, le « moi ». Pourtant les névroses traumatiques révèlent qu'il y a sans doute un autre principe au fond de la vie humaine : dans leurs rêves, les malades évoquent sans cesse l'accident initial

(1) Cf. Freud : *Jenseits des Lustprinzips*.

et en ressentent une grande terreur. Il ne peut donc s'agir du principe de plaisir, et l'on doit y déceler les effets d'une tendance étrange à la répétition. La vie quotidienne est pleine de ces répétitions inexplicables : « Il est des bienfaiteurs auxquels leurs protégés finissent toujours par en vouloir ; il est des hommes que leurs amis finissent toujours par trahir. Mais ce n'est rien encore. Rappelons-nous l'histoire de cette femme qui se maria trois fois et dont successivement les trois maris tombèrent malades presque aussitôt et moururent ; rappelons-nous l'histoire de Tancrede, le héros du Tasse : sans la reconnaître, il tue au combat Clorinde, sa bien-aimée, puis dans une forêt enchantée, il donne un coup d'épée à un arbre, et cet arbre se trouve être celui où l'âme de Clorinde est magiquement emprisonnée (1). »

Cette tendance impérieuse à la répétition est très primitive ; elle semble plus générale que l'instinct de plaisir et antérieure à lui. Or, qu'est-ce qu'une tendance à revenir à l'état antérieur ? Qu'est-ce qui a précédé la vie sinon la mort ? L'instinct de répétition n'est qu'un instinct dirigé vers la mort : ce qui vit veut à nouveau mourir. C'est ce désir de la mort qui se cache sous un symbole, dans les rêves utérins ; ils font signe : « Reviens à la mère de qui tu es sorti (2). » Il paraît que Freud fit cette découverte au moment où il se trouvait frappé par la mort d'une de ses filles ; le destin lui indiquait la route. Tout être humain suit donc la grande loi de bipolarité : la mort est le complément nécessaire de la vie. L'instinct de vie, comprenant les tendances sexuelles et les tendances du moi, s'oppose à l'instinct de mort, répandu un peu partout dans l'étoffe vivante. Mais l'instinct de vie lui-même, le principe de plaisir, n'obéirait-il pas, en dernière analyse, à l'instinct de mort, au principe de répétition ; l'instinct sexuel ne serait-il pas, sous des apparences un peu complexes, au service du retour éternel ? Freud répond en citant le mythe du *Banquet* sur l'origine des sexes. Il n'ose

(1) Cf. Freud : *Jens. des Lustpr.*, p. 25, 26 (adapté par Blondel, *La Psych.*, p. 120).

(2) Cf. Wittels : *Freud*, p. 234. C'est très allemand. Qu'on se souvienne de l'entrevue d'Erda et de Wotan, toute baignée d'inexorable. Pour Freud aussi, Schopenhauer a passé là.

se prononcer ; la comparaison, dont il voile sa pensée dernière, n'est pas née pour elle ; la théorie se termine en pleine gloire de la Mort.

Cette métaphysique n'a aucune solidité, puisque les systèmes sur lesquels elle s'appuie sont faux. La conception qui aboutit à prouver que nous ne vivons que pour mourir peut aussi bien être envisagée comme un mauvais jeu de mots qu'on aurait pris au sérieux. Dans le cas le meilleur, elle ne fait que constater une règle connue depuis toujours ; mais elle n'explique rien. Que la mort soit pour chaque être vivant un terme fatal, c'est une évidence ; mais que nous ne vivions que pour mourir, c'est un sophisme. Il serait alors infiniment plus simple que nous soyons restés néant. En fin de compte, cela revient donc à poser la vie, dans tout son mystère. *Tout système métaphysique qui prendra pour base un élan matériel inconscient doit renoncer à chercher une explication de la vie.*

Après un long silence, la doctrine de Freud est une nouvelle plainte dans le désert. On la dirait animée par une rancune implacable ; rancune contre la vie, contre l'amour, contre le mystère, contre tout ce qu'il y a de surhumain dans l'homme. Rancune contre elle-même, puisque dans sa rage, elle en arrive à se renier, elle qui était partie de la vie et proclame l'inanimé. Elle ressemble à quelqu'un qui, révolté d'avoir souffert, ne sachant pas comprendre et se maîtriser, s'acharnerait à souffrir encore, dans l'espoir qu'*On* le saura et qu'*On* en sera cruellement touché. Cet *On*, jamais nommé, est partout présent dans l'œuvre de Freud : « Ah ! pourquoi nous as-tu créés pour souffrir ? Pas de réponse ? Nous allons nous appliquer à souffrir encore, à souffrir jusqu'à la folie, pour que tu sois humilié dans ton ouvrage. »

Les mécanismes de Freud nous mènent à travers un enfer ; je veux dire, l'image renversée du monde (1). Au sortir de cette œuvre négative, il est impossible de savoir si tout ce que nous croyons aimer n'est pas frappé de notre haine, si le crime ne se cache pas derrière la tendresse dont on nous entoure. Mais il y a la pureté du ciel dans certains regards.

(1) Cf. note XIV.

Si elle ne réussissait qu'à ramper et maudire, la philosophie psychanalytique ne mériterait pas tant de paroles ; il faut penser qu'elle peut faire du mal. Des esprits inquiets, toujours tourmentés par l'analyse d'eux-mêmes, s'en retireront couverts de boue. La théorie ne pouvant être sérieusement réfutée que si on en examine pas à pas toutes les couches, on ne verra point le sophisme initial grossissant comme une avalanche ; on ne cueillera çà et là que quelques applications, quelques conclusions où l'on croira saisir la vérité. Il est des hommes mûrs qui n'y ont pas résisté ; la psychanalyse les a conduits au suicide. Quel enseignement dans ce passage de Wittels : « Qu'on l'apprenne par les suicides des analystes qui se sont occupés des rêves de leurs malades et voyant, dans les rêves des autres, leur propre Inconscient comme dans un miroir déformant, ont été saisis d'une telle épouvante qu'elle les a poussés à la mort. Otto Weininger fut un de ceux qui esquissa une analyse partielle de lui-même, image déformée de son propre Inconscient, qui lui mit le revolver à la main. J'ai connu trois analystes de talent : Schroetter, Tausk, Silberer, qui ont quitté volontairement la vie. Et cela, à Vienne seulement. D'autres suivront peut-être... » Personnellement, je connais à Paris un suicide auquel la psychanalyse n'est sans doute pas restée étrangère. Cela donne la mesure du danger pour de jeunes intelligences qui, prêtes à l'enthousiasme, choisiront, aussi bien que n'importe quel autre, celui du désespoir.

Entendons-nous. La rancune contre la vie glisse facilement sur deux sens : dans un cas, elle méprise la vie elle-même, le fait d'être ; dans l'autre, elle est une révolte contre les conditions qui entourent la vie ; mais alors, si elle est juste, elle n'est plus rancune, elle est bataille. Ces deux tendances sont contradictoires ; la seconde, en effet, suppose qu'au lieu de tenir la vie pour haïssable, on lui juge assez de valeur innée pour qu'elle puisse se muer en victoire. La première est un pessimisme qui ronge à sa racine le principe de l'être : « Maudit soit le jour où ma mère me fit ce triste présent... » C'est la tendance qui anime la psychanalyse ; cette doctrine prend ainsi sa place naturelle dans l'évolution romantique. Parce qu'elle est l'opposée d'une vie mauvaise, la mort y est reine

et néant ; on ne va pas vers la mort, on y retourne. Entre deux repos, s'est inscrite une phase bizarre et stupide, tellement inutile qu'elle ne cherche qu'à s'annuler. De même que la seconde tendance s'opposait à la première au sujet de la valeur de la vie, de même elle s'y oppose dans la conception de la mort. Nous ne pouvons la prier de révéler maintenant tout ce qu'elle contient. Peut-être considère-t-elle la mort comme une réalisation ; peut-être y voit-elle un royaume où le plus cher désir, tout ce qui fut rêvé de logique et de beau seront permis ; la mort ainsi ne s'oppose point à la vie ; elle est la vie telle que la vie pourrait être. C'est seulement dans cette pensée, aussi éloignée que possible du pessimisme romantique, qu'on la dira clémente. Mais comment ne pas comprendre que cette clémence est une fierté sans jactance, un amour réfléchi, très attentif de la vie ? La vie n'aime point ceux qui l'aiment en aveugles ; elle est plus fine qu'eux, détestables Siebels. Elle veut qu'on fasse la part de ses défauts nécessaires et qu'on les comprenne ; non pas qu'on l'injurie en l'exhaussant, telle quelle, sur un monceau de serments juvéniles. Car il en est alors comme des amoureux : le bel enthousiasme passé, à la première brouille, on s'accuse, on se renie et on se quitte. L'homme ne doit pas être l'amant de la vie, mais son maître ; elle ne s'attache qu'à ceux près de qui elle se sent à l'abri d'elle-même.

CHAPITRE IV

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Sur la nécessité d'un Nouveau Dualisme philosophique

Nous avons montré les objections auxquelles se heurte l'hypothèse d'un Inconscient affectif et moteur, peuplé, en l'occasion, par des besoins sexuels. Il nous est impossible, avec un tel système, d'expliquer comment la sensation peut devenir sentiment ; et, fait plus grave, nous ne pouvons concevoir qu'un sentiment agisse en nous, au point de dominer toute notre conduite, s'il n'a pas été, même un seul instant, une perception consciente. L'impossibilité s'accroît encore si, par tout ce jeu de forces, on entend, au fond, un jeu de qualités ; comment pourrions-nous repousser un sentiment, parce que ce sentiment est horrible, si, par définition, nous n'en connaissons pas l'horreur ? Le préconscient n'est qu'un mot, insuffisant pour éclaircir ce mystère. Nous avons pensé que cette contradiction s'expliquait en grande partie par le fait que Freud a confondu physiologie et psychologie, et, dans un schéma mécanique, a tenté, d'introduire des *volumes affectifs*.

Tout le monde accordera que nos sensations ne deviennent perceptions que si, à l'ébranlement de nos sens, se surajoute un souvenir. Bergson, en établissant à ce point de vue le rôle de la mémoire, prouvait aussi que cette mémoire ne pouvait être assimilée en rien à une activité matérielle. Pour constituer le psychisme, il fallait donc le concours de deux activités absolument différentes, l'une sensorielle, physique, prolongeant en nous le monde de la matière ; l'autre spirituelle, libre des lois de la science, ouvrant en nous le monde de l'incrée. Quand nous percevons, il y a en nous un corps qui nous donne les cadres de la perception, et une mémoire qui nous fournit

l'image que nous plaçons dans ces cadres. Mais cette mémoire ne peut être conçue comme une génératrice de purs souvenirs, ces souvenirs seraient-ils (ainsi l'entend Bergson) en rapport avec l'utilité de nos actions possibles. La loi d'intérêt gouverne sans doute notre activité physique ; mais elle est étrangère à notre vie affective. Tel sentiment naît ou existe en nous sans qu'il soit possible de lui assigner un intérêt quelconque (au sens biologique du terme). Pourtant quand nous percevons, nous le faisons avec notre être affectif tout entier, c'est-à-dire bien plus en vertu de notre caractère, que de notre intérêt physiologique. La mémoire en remplissant les cadres de la perception, n'y place point une impartialité sentimentale, mais au contraire une tendance affective qui donnera sa force et sa couleur à la perception. *La mémoire paraît être une faculté essentiellement affective.*

Or, ce caractère que nous mettons dans la perception, ne peut être que nous-mêmes, tout entiers au moment présent. Ce que nous appelons souvenir se rattache bien plus à un état de notre vie qu'à une image ; mais il n'y a pas d'états successifs de notre vie, empilés dans une mémoire qui serait une sorte de magasin du passé. Il y a un état présent, qu'on peut dire fait de la somme de tous les états passés, si l'on n'accorde à ces derniers mots aucune valeur réelle. A un autre point de vue, ajoutons qu'ainsi notre vie psychique n'est sujette ni du temps ni, bien entendu, de l'espace ; elle semble d'une essence qui lui permet d'être sans cesse nouvelle, dans un perpétuel présent.

Signalons que tout ce que nous dirons à ce sujet est entaché d'un vice inévitable, puisque pour traiter d'une activité immatérielle, nous disposons d'un langage où les comparaisons ne peuvent jamais s'alléger entièrement des lois physiques. Tout se joue comme si notre individualité se développait par couches superposées, mais aussitôt confondues les unes avec les autres. Nous avons appris des quantités de choses, que par une expression conventionnelle, nous disons oubliées. Mais elles ne le sont pas du tout. Qu'on prenne un exemple très général : j'ai su par cœur telle tragédie de Corneille, j'ai pendant de longues années, passé des heures à apprendre des événements d'histoire. Actuellement je sais encore quelques

vers de la tragédie, quelques événements importants ; laissons de côté, pour l'instant, ces pseudo-parcelles de passé ; nous verrons qu'au contraire de ce qu'on en pense, elles n'ont qu'une importance secondaire. Mais croit-on que le reste, ce qui paraît avoir disparu, soit indifférent ? Je l'ai oublié, il n'est pas inconscient en moi, il n'existe plus *en tant que tragédie ou qu'événement*, mais il a créé un certain état, une *façon d'être* qui, mêlés à bien d'autres, constituent ce que je suis actuellement. Nous pouvons traduire ceci en disant que les événements vécus ne persistent pas *individualisés* dans la mémoire, mais sont aussitôt *assimilés* par elle ; ce qui implique son caractère affectif. Ce n'est qu'en torturant les faits, en établissant arbitrairement un mécanisme qui n'existe pas, que je pourrais rechercher ce qui, dans ma personnalité actuelle, découle plus particulièrement du fait que j'ai pu savoir autrefois une tragédie de Corneille. Cette systématisation de mon individualité est artificielle : puis-je expliquer de la sorte l'intérêt qu'éveille en moi, le cas échéant, l'idée de l'amour luttant contre le devoir ; l'attraction qu'exercent sur moi, chaque fois que j'en rencontre un écho, les débuts du christianisme, ou encore la curiosité que j'ai pour ce qui touche à l'influence espagnole sur la mentalité française ? Toutes ces tendances ne sont pas dans un rapport d'effet à cause avec la tragédie de Corneille. Comment ne pas me rendre compte qu'elles sont conditionnées par une quantité d'autres facteurs ; la tragédie de Corneille en fut peut-être l'un des plus importants, ou plutôt celui dont *la qualité* avait le plus de saveur pour une tendance innée en moi. *Ainsi, toutes nos connaissances sont assimilées au fur et à mesure, oubliées en tant que connaissances individualisées, acquises en tant que personnalité qui se développe.* De même il serait impossible de retrouver dans un adulte les potages, petits pains, etc., qu'il a mangés depuis son enfance, et qui l'ont fait ce qu'il est, tout au moins à l'état de potages, et de petits pains. On les retrouve cependant à l'état d'homme adulte. Admettre l'Inconscient serait dire à cet homme en touchant son épaule : « Ceci est dû au gâteau de riz que vous avez mangé dans tel endroit, il y a quinze ans. » La vérité n'a point de contours si abrupts.

Pourtant ne semble-t-il pas que certaines images passées demeurent en nous, nettement individualisées? Ces images sont de deux sortes : ou bien, à l'occasion d'une perception présente, je rappelle des représentations passées ; ou bien je ferme les yeux, j'évoque en moi une certaine image qui m'apparaît avec plus ou moins de netteté. Nous soutenons que, dans aucun de ces deux cas, il ne peut s'agir d'images réellement passées. Prenons le premier exemple, celui d'une perception qui éveille en moi d'autres perceptions déjà reçues ; un examen un peu poussé montre qu'il n'y a pas rappel d'images ; ce n'est pas une véritable image, avec son dessin, sa couleur, etc..., que je fais surgir pour la plaquer sur la première ; ce n'est que moi-même, mon être affectif, tel qu'il est constitué, que je fais coïncider avec la perception présente. Celle-ci me fournit un cadre très général où je place mon être présent ; ces cadres, nous n'osons pas dire qu'ils soient variables dans leur qualité, celle-ci n'existe peut-être pas ; mais ils varient dans leurs modalités physiques. Ces différences physiques expliquent que tel cadre fasse vibrer dans l'être affectif qui coïncide avec lui, telle nuance, plutôt que telle autre. Disons, si l'on veut, qu'une perception est une sorte de teinture qui imprègne tout notre être affectif, mais se fixe plus électivement en certains points. A ces points, à ces nuances, nous donnons le nom de souvenirs. Mais on comprend qu'ils n'appartiennent point au passé, qu'ils font partie du présent, qu'ils sont mêlés à ce présent que nous ne faisons divisible que pour pouvoir en parler. Aussi quand je les rattache à un événement de ma vie historique, quand je les isole de moi-même pour les projeter dans un passé fixé, je ne leur donne qu'une définition arbitraire, je les range sous un nom, je fais un acte abstrait et très différent, celui de *l'idée*. D'ailleurs, comment douter que si je pouvais comparer le souvenir que je crois évoquer présentement, avec ce qu'était ce moment du passé, je ne trouverais une différence étonnante ; c'est que depuis cet instant passé, le cours de ma vie a continué, entraînant avec lui, dans un perpétuel brassage, tout ce que je fus. Le souvenir évoqué à l'occasion d'une perception présente ne paraît donc être qu'une tendance toujours présente sur laquelle nous plaçons une certaine idée ; mais il n'existe

pas en tant qu'image isolée, représentant un moment du passé.

D'autre part, l'image que j'évoque en me repliant sur moi-même est tout aussi irréelle, quant à son individualité passée. Lorsque je ferme les yeux, je m'isole du monde extérieur, mais je ne suspends pas pour cela le cours de ma vie. J'empêche pour un instant que mon être affectif coïncide avec des sensations nouvelles ; et je ne puis y parvenir que d'une façon très grossière, c'est-à-dire en établissant la scission, non pas entre mon être affectif et mes sens, mais entre mes sens et le monde extérieur. Tout se passe comme si mon être affectif, semblable à un écran, demeurerait en contact avec les différents mécanismes cérébraux. La matière cérébrale (les terminaisons sensorielles et les centres) ne reçoit plus d'impressions venues de la périphérie, mais elle continue à coïncider avec mon être affectif. Nous voyons alors que deux choses peuvent se produire : ou bien, si je me suis isolé du monde extérieur pour chercher une sorte de repos, une série d'images plus ou moins floues défilent en moi, sans aucun ordre ; ou bien, si j'ai voulu revoir une image définie, je fais au contraire une sorte d'effort intérieur, je tente d'exaspérer, le plus que je peux, les sentiments auxquels est liée cette image, et j'arrive ainsi à la produire, parfois avec une netteté saisissante. D'ailleurs elle s'évanouit tout aussitôt. Avec les éléments dont nous disposons, l'explication de ces deux phénomènes devient relativement simple : dans le premier cas, je n'ai supposé, dans mon être affectif actuel, aucune tendance violente, aucun désir particulier ; cet être affectif, que nous comparions à un plan coloré, où se mêlent quantité de nuances, continue d'impressionner la mécanique cérébrale. Avec celle-ci, nous rentrons dans le domaine de la matière ; nous pouvons parfaitement supposer que le cerveau est constitué par un ensemble de mécanismes dont le plan général est donné une fois pour toutes et qui sont le point extrême où parvient la matière dans notre vie psychique : là où l'impression sensorielle, tout en étant encore une onde physique, est déjà organisée et prête à fournir les cadres de notre perception. Ces mécanismes, habitués à vibrer spécifiquement, emmagasinent, comme toute matière, une certaine quantité de l'énergie qui leur est propre. Ils gardent en eux à l'état virtuel, les cadres fournis par

les sensations antérieures. Dans l'exemple que nous avons choisi, la rupture étant faite entre eux et le monde extérieur, ils ne recevront plus de sensations actuelles, mais impressionnés par le plan affectif, ils fourniront les cadres mis en eux par l'habitude : une image estompée naîtra, qui ne sera en rien passée, qui sera mon être affectif actuel, coïncidant avec mon cerveau, aveugle pour un instant.

Le mécanisme est le même dans le second cas ; mais ici nous avons supposé que l'être affectif, au lieu de se présenter comme un plan indifférent, possédait en un certain point une tendance plus violente. Cette tendance impressionnant un mécanisme cérébral arrive à créer une image nette, mais les cadres en sont toujours remplis par un état affectif actuel.

Les images intérieures dont nous venons de parler ne sont pas plus des souvenirs vrais que les images évoquées à l'occasion d'une perception extérieure ; toutes ne sont que nous-mêmes au moment présent ; les secondes sont un peu différentes des premières, en ce sens qu'elles comportent le jeu d'un mécanisme abstrait : l'idée (1).

Ce développement nous amène à une conclusion touchant l'Inconscient et nous ouvre deux voies nouvelles, l'une sur les rapports de notre être affectif avec notre être physique, l'autre sur la nature même de notre être affectif.

En ce qui concerne l'Inconscient, nous ne pouvons que confirmer ce que nous en avons dit. Son étude nous a montré qu'en lui-même il était déjà plein de contradictions et qu'on ne pouvait le construire qu'au prix de multiples impossibles. Maintenant nous savons à quel point il est un mot vide de sens. Notre vie psychique ne peut être conçue que comme une perpétuelle conscience dans un perpétuel présent. Le passé est sans cesse assimilé, il est tout entier dans le présent à l'état de présent. Chaque instant vécu apporte sa couleur sans cesse remaniée, dans l'ensemble qui fait ce que nous sommes. Ainsi, il n'y a pas, à proprement parler, de passé ; ce

(1) Notre psychique, gouverné par la loi de perpétuelle assimilation, se présente donc, à un moment quelconque, non point comme un damier de souvenirs plus ou moins hétérogènes, mais comme une masse homogène de qui tout passé réel est exclu. La loi du présent peut se formuler ainsi : l'être humain *est* ; de plus, il est continuellement sollicité par la réalité. Dans ce rapport, il change sans cesse, mais il *est* sans cesse.

que nous avons appelé souvenir n'existe que dans le monde de l'idée, et il ne devient sentiment que lorsqu'il devient effectivement présent ; encore faudrait-il savoir si le monde de l'idée n'est pas lui-même soumis à la loi du présent.

En présence d'une de nos actions communes, nous ne sommes pas en droit de dire que dans la masse confuse de notre être affectif, quelque chose a plus particulièrement vibré ; il en est à peu près de même, mais dans un plan différent, quand il s'agit d'un sentiment violent qui crée en nous une nouvelle façon d'être. Tout se passe comme si ce sentiment — pour la naissance duquel il a fallu une intervention extérieure — répandait une nouvelle teinte uniforme sur la masse de notre être affectif. Alors toutes nos actions en porteront la marque ; rien n'est changé dans notre caractère ; tout l'est cependant. C'est que ce caractère baigne en entier dans une certaine lumière qui semble jaillir de son sein et n'avoir attendu pour s'allumer que l'apparition d'un signe extérieur. Une telle modification dans notre perpétuel présent comporte bien entendu la perpétuelle conscience ; il peut arriver que l'événement extérieur soit traité à la façon d'un événement banal ; c'est-à-dire assimilé, fondu dans notre mémoire affective ; si bien que nous paraîtrions ignorer comment s'est produite la lueur qui nous éblouit. Nous ne la relierons pas, dans un rapport de causalité, avec tel événement de notre vie ; et celui-ci pourra prendre sa place dans le domaine de l'idée, sans que rien, à première vue, permette de lui assigner plus de valeur qu'aux autres. Cette valeur d'ailleurs serait toute théorique. D'autre part, cette attitude nécessite, chez un homme, une intelligence peu développée ; le plus souvent la relation sera établie entre l'événement et le changement affectif ; mais le sujet, en l'établissant, ne fera qu'une œuvre d'intelligence ; il n'en reste pas moins que son activité consciente fonctionne maintenant d'une certaine façon, et que l'événement générateur, une fois produit, sort du domaine de la vie et n'a plus rien à voir avec elle. Nous pouvons exprimer cela en disant *qu'il est en nous des modes, mais que, dans tel et tel mode, notre être affectif suit toujours sa loi de perpétuelle conscience*. La psychologie moderne paraît s'être lourdement trompée lorsqu'elle a pris le mot inconscient

au sérieux ; elle a peuplé cette notion vide de mécanismes imaginaires ; elle ne peut que s'embourber de plus en plus, si elle continue dans cette voie.

Sur les rapports de notre être physique avec notre être affectif, nous ne dirons ici que les mots nécessaires pour passer à l'étude de ce dernier. La façon dont nous avons envisagé les mécanismes cérébraux, laisse supposer que nous ne leur attribuons qu'un rôle matériel. Le cerveau n'est créateur ni d'idées, ni de sentiments. Il est un *instrument* fait de matière, obéissant aux lois de la matière, incapable de créer autre chose que de l'activité matérielle, et qui sert d'intermédiaire entre notre vie psychique et le monde extérieur. Intermédiaire indispensable ; notre être affectif ne saurait se passer de lui, mais il n'est qu'un moule. Il a la valeur d'une lentille qui dessine le rayon, et qui est différente de la lumière. Pour parler de celle-ci, nous sommes obligés d'emprunter sa langue ; si nos sentiments ont une forme, c'est à lui qu'ils le doivent. Jamais, même dans le rêve, même dans l'extase, nous ne pouvons nous abstraire complètement de lui ; nous atteignons parfois à la limite de son empire, mais nous restons toujours en deçà. *Notre vie psychique est condamnée à un mode cérébral.*

Ceci nous montre jusqu'où la matière empiète en nous, et aussi où elle expire. Ce que nous avons appelé notre être affectif s'est découvert comme formé par des sentiments, des états, des désirs, tous en rapport plus ou moins direct avec le monde extérieur. Mais ce n'est là qu'une façade cérébrale, une apparence nécessaire de cette activité immatérielle dont nous parlions. Sous cette couverture, elle est comme un foyer dont nous ne pouvons connaître la lumière, mais dont nous devinons la présence, au centre de toutes ses manifestations. Pour désigner cette activité, en l'opposant à l'activité physique à qui elle est liée, nous n'avons présentement pas de meilleur mot que celui d'*âme*.

Nous pouvons la concevoir à la façon d'un désir qui ne dispose que d'un instrument matériel ; dans la satisfaction qu'il en tire, il recherche toujours la sienne propre. En d'autres termes, il se sert de l'instrument matériel, parce que c'est un mode obligé, parce que sans lui, il ne pourrait entrer en

contact avec le monde extérieur ; mais, si mêlés qu'ils soient tous deux, le moyen n'est jamais la fin. Si nous voyons les résultats du premier s'inscrire dans le domaine matériel et rester soumis à ses lois, nous possédons d'autre part une mesure perpétuelle de la seconde dans ce que nous appelons le cœur.

Puisque nous avons été amenés à ces considérations par la doctrine de Freud, nous tenons surtout à montrer comment elles peuvent donner une explication différente des mêmes faits. Tout d'abord nous retrouvons ici les critiques que nous avons formulées, à l'occasion de la privation et du conflit psychanalytique. A l'aide d'arguments psychologiques, nous établissons qu'il est impossible de concevoir un conflit intérieur, dressant l'une contre l'autre deux parties essentielles de la personnalité. L'ordre métaphysique vient nous donner raison. Nous ne pouvons supposer d'hostilité fondamentale entre deux activités liées l'une à l'autre, faites l'une pour l'autre, et si bien intriquées qu'on ne saurait les séparer sans supprimer la vie. Il y a un fonctionnement commun, presque une entr'aide entre l'âme et le corps. Les difficultés ne surgissent pas entre eux. L'activité physique est un instrument qui met l'âme au contact du monde extérieur, et c'est de celui-ci que viendront tous les troubles. Nous disions que si la privation, telle que l'entend Freud, arrive à se réaliser, il fallait en chercher la raison, non point dans l'ordre matériel, mais dans *quelque chose d'autre*. L'élan sexuel, quoi qu'on imagine, n'est pas accessible à la privation ; mais, derrière lui, se cache une activité qui, elle, ne prend pas indifféremment son plaisir, s'attache à tel objet et y reste fixée. Il est évident que, dans le domaine où nous nous trouvons, tout se passe comme si l'instinct sexuel était le meilleur serviteur du désir immatériel. Le mode de ce désir est dans le cas présent, sentimental ; derrière l'activité sexuelle, il faut toujours rechercher l'élan amoureux, la volonté de bonheur qui demandent au plaisir physique de les satisfaire pour le mieux. Nous pénétrons ainsi dans la vie quotidienne par une porte beaucoup plus sûre que Freud. Nous supprimons, à l'origine de tous les drames, ce fantôme de privation, pour y placer *la déception*, la souffrance qui vient s'inscrire dans le cœur,

le trouble du désir immatériel, sans lesquels aucune névrose ne nous semble possible.

Nous sommes en présence, chez tout être humain, de deux tendances qui évoluent parallèlement : une tendance psychique et une tendance physique. La première se manifeste par le canal de la seconde. Les satisfactions que celles-ci puisent dans le monde extérieur ne sont jamais, en soi, insuffisantes ; elles ne le deviennent que si, au delà de la réalisation physique, elles trahissent la demande psychique, ou si, par un ordre inverse et plus rare, la demande psychique est telle, qu'aucune réalisation physique ne soit possible. Une femme (c'est le cas des observations citées au début (1)) n'est déçue que s'il y a un déséquilibre entre son idéal psychique et la réalisation sexuelle ; c'est-à-dire, si l'objet choisi blesse au travers de cette réalisation la tendance dont elle était animée. Avec la déception nous rejetons ainsi, de plein droit, le conflit dans le monde extérieur.

Qu'on se souvienne maintenant de ce que nous avons dit sur la perception et sur notre être affectif. Nous avons montré comment une perception extérieure était immédiatement assimilée par notre psychisme et que celui-ci, la fusionnant dans sa masse, continuait ensuite son évolution toujours présente. Comment se comportera un événement extérieur qui, décevant une tendance psychique particulièrement violente, en rendra la réalisation impossible ? L'être affectif y prendra cette teinte uniforme dont nous avons parlé ; ainsi la vie se marque en lui. Chez les hommes d'un certain caractère, l'apparition de ce nouveau mode ne manquera pas d'être raisonnée ; c'est-à-dire que la souffrance affective sera volontairement maintenue à l'état de souffrance affective, considérée comme fortuite et imméritée.

Chez d'autres individus, la volonté n'arrive pas si facilement à limiter les effets d'un mode psychique. Ici entrent en jeu une série de facteurs constitutionnels, le terrain héréditaire, le caractère du sujet, etc... Le nouvel état psychique devient réellement une nouvelle façon d'être, et, sans qu'il y ait rien d'inconscient dans ce mécanisme, celle-ci ne deman-

(1) Cf. note XV.

dera désormais à son instrument physique qu'un fonctionnement anormal.

Nous proposons ce schéma (1) :

ETIOLOGIE DES NÉVROSES

- | | |
|--|-------------------------------|
| 1° Déception <i>psychique</i> }
Déception <i>physique</i> } | } liées nécessairement. |
| 2° <i>Psychisme</i> assimile cette déception. Se présente suivant un <i>mode</i> nouveau. | |
| 3° Activité physique ainsi sollicitée peut évoluer vers : | } 1 Facteurs constitutionnels |
| La Névrose :
Celle-ci n'étant qu'une activité physique qui traduit un certain <i>état psychique</i> parfaitement conscient. | |

On voit donc que contrairement à Freud, nous supposons que la névrose se produit dans les cas où l'on ne peut, en aucune façon, parler de conflit intérieur. Les cas où il y a, non pas conflit, mais lutte de l'homme contre son état psychique, les cas où l'homme dresse en face de sa déception quelque chose d'analogue à ces digues qu'invoque Freud, sont justement ceux où il ne peut pas y avoir de névrose. Mais ici comme là, l'Inconscient ne répond à aucune réalité.

Les considérations de ce dernier chapitre ont été malheureusement trop brèves. Nous les avons données comme conclusion à l'étude d'une doctrine matérialiste ; elles ne sont elles-mêmes qu'un point de départ. Par elles, la porte est ouverte sur une certaine philosophie. Dans toute transition, il y a un adieu et une annonce. Ce que l'on quitte ici, c'est cet Inconscient matérialiste, mythe infernal qui a plané sur une longue époque et qui n'a donné le jour qu'à des chimères. Son temps, le temps où il n'était qu'un mot commode est fini ; maintenant il est devenu une réalité ; il est dans toutes les bouches, on écrit des livres sur lui ; signe-secret qu'il doit disparaître.

L'annonce sourit à son espérance. Une philosophie nouvelle ne sera féconde que si elle s'appuie sur un dualisme irréductible. Mais délaissant les spiritualismes ou les idéalismes de

(1) Cf. p. 7.

tous genres, elle verra dans l'opposition entre l'âme et le corps une explication bien plus qu'une difficulté. Malgré une comparaison célèbre, la vie n'est point un char à deux coursiers. Le cocher ne conduit qu'un seul cheval, beau et de noble race ; mais la route où va le char, pourquoi l'ignorer ?

NOTES

Note I (p. 3). — Citons à ce propos un passage du livre écrit en 1923 par Wittels sur « Freud ». Wittels, qui a publié de curieux romans (*Alles um Liebe, Ezechiel der Zugereiste, Tragische Motive*, etc.), prétend avoir décrit le premier les mœurs de cette horde sanglante dont Freud, dans *Totem et Tabou*, devait faire l'humanité primitive. Il a un certain talent de satiriste. Le passage que nous reproduisons montrera combien la psychanalyse a pu prendre le caractère d'une doctrine universelle : « Fini le système de l'étouffement : la psychanalyse commence. Incipit Zarathustra. Si les hommes sont intérieurement des brutes, il faut qu'ils le sachent et qu'ils ne se trompent ni eux-mêmes ni autrui. Et la brute se laisse d'autant mieux dompter que sa force inquiétante et sa perfidie sont connues. Depuis si longtemps que les peuples vivaient en paix, ils ne pouvaient presque plus croire à la possibilité de la guerre. Et tout à coup, la voilà, inconcevable dans sa brutalité. On croirait que l'horreur du massacre serait inoubliable pour nous. Mais qu'arrive-t-il ? Quand ceux qui sont revenus de la guerre racontent leurs expériences, tout le monde se sauve. Quand un auteur propose un livre sur la guerre, l'éditeur fait signe qu'il refuse ; assez de la guerre ; personne ne veut entendre parler de la guerre. On veut oublier la chose épouvantable. Si nos aïeux qui ont traversé des guerres avaient toujours rappelé à leurs enfants ce qu'est la guerre, peut-être le souvenir de tant d'entrailles pendant arrachées des corps aurait-il pu nous faire éviter cette guerre. Nos ancêtres n'ont pas fait leur devoir et nous-mêmes devenons irrémédiablement coupables de la même négligence. Parce que nous sommes trop lâches pour regarder en face le visage véritable et hideux de la guerre, parce que nous refoulons hors de notre conscience cette tête de Méduse, elle reste vivante, ressort de l'inconscient et nous dévore en chair et en os. Nous faisons la guerre parce que, dans notre for intérieur, nous sommes des assassins. Si nous le savions, nous ne continuerions pas à l'être, car nous tenons le meurtre pour illicite. Mais nous ne voulons pas le savoir et c'est pour cela que nous continuons à l'être.

« Et il en est ainsi de toutes nos passions. Le fabricant de canons rêve de guerre, le vieil époux, d'amour libre, et la femme de l'impuisant, d'athlètes et de ténors d'opérette. Le fondeur de canons ne sait pas qu'il a rêvé de la guerre qui doit lui apporter de gros gains. Mais sans rien savoir de clair sur son rêve il a le sentiment de la culpabilité.

Il prépare la tuerie en masse. C'est pour cela qu'il est pieux, bienfaisant, digne d'estime. Il vaudrait mieux qu'il menât une vie moins exemplaire et qu'il ne nous fit pas payer ses bienfaits de la vie de nos enfants. La femme qui assassine son mari en rêve compense cela en l'entourant d'une telle tendresse et de tels excès de soins que le malheureux peut à peine le supporter... Les représentations inconscientes agissent sans que nous sachions rien d'elles. Nous ne sommes innocents qu'en apparence ; en réalité nous allons courbés et enchaînés... Le sentiment de la culpabilité est si fort et si général que l'on a accepté la notion du péché originel et invoqué des explications métaphysiques. » (Traduction de M^{lle} L.-C. Herbert, Paris, 1925.)

Étrange conception ! Ici, disons simplement que la psychanalyse étreint plus qu'elle ne doit. Elle tourne dans un cercle vicieux : ou elle déchaîne le démon, ou elle l'enferme, quelle que soit la cage. Mais elle s'est condamnée à rester devant la nature humaine comme devant un mur d'ébène.

Note II (p. 3). — Cette *Science des Rêves* peut passer pour le plus curieux ouvrage qu'ait écrit Freud. Il date de 1900 ; de quelques idées psychiâtriques intéressantes, il fait une doctrine qui va bientôt devenir une religion. « Le rêve est la *via regia* qui mène dans l'inconscient ». Aussi est-ce à ce propos que sont nés les grands schismes. L'histoire intérieure de l'école psychanalytique devrait tenter un psychologue. Un disciple de Freud, W. Stekel, s'est révélé comme un devin extraordinaire. On dit qu'il vit en intimité avec les démons du rêve. Il redresse les interprétations des autres psychanalystes, et comme il s'agit parfois de leurs propres rêves, l'école orthodoxe a fini par le regarder d'un mauvais œil. Il s'est particulièrement attaché au symbolisme de la mort, qu'il retrouve dans presque tous les rêves. (Freud s'est décidé à le suivre sur ce point.) Ses idées sont développées dans un livre : *Die Sprache des Traumes* (1), rempli de faits curieux. Il a découvert l'obsession de « la grande mission historique », qui tourmenterait la plupart des hommes, et s'est complètement brouillé avec Freud. Stekel est un compilateur prodigieux ; il publie une encyclopédie interminable (2), mais qui est une mine d'observations et de romans.

Ceux que l'interprétation des rêves intéresserait trouveront amplement de quoi se satisfaire dans l'œuvre de Freud. Qui eût pensé que la science d'Artémidore reverdirait avec tant de vigueur ? Freud ne se reconnaît pour prédécesseurs que Joseph Popper-Lynkeus, qui a publié un recueil de quatre-vingt-quatre contes, tous rêves, et Nietzsche, qui aurait entrevu sa doctrine(3). Mais, dans l'*Onirocritique*

(1) *München u. Wiesbaden*, 2^e éd., 1922.

(2) *Störungen des Trieb und Affekt Lebens*. Berlin, 1922.

(3) C. Nietzsche : *Humain trop Humain*, I, 12^e et 13^e aph. On y trouve notamment ceci : « Dans le crime nous ressemblons tous au sauvage... » (12^e aph.).

d'Artémidore, on découvrirait sans doute un grand nombre d'idées conçues par Freud. Ce passage de l'auteur grec définit à souhait la théorie viennoise : « ...En effet, avec les songes ingrats et qui n'ont, pour ainsi dire, pas d'ânse, il faut s'ingénier par soi-même, surtout lorsqu'on y trouve des lettres qui n'ont pas de sens intrinsèque, ou un nom qui n'a pas de rapport avec le reste. On est obligé tantôt de transposer, tantôt de changer ou d'ajouter des syllabes, parfois d'imaginer des équivalents (1). » La méthode des équivalents ou *isopsépie* était la grande ressource des devins aux abois ; le symbolisme psychanalytique n'a rien à lui envier. D'après l'*isopsépie*, *hernie* (par exemple) signifie *perte* parce que $\kappa\acute{\eta}\lambda\eta$ a la même valeur que $\xi\eta\mu\acute{\iota}\alpha$; de même, en vertu d'un symbolisme déjà très gaulois, $\pi\rho\omega\kappa\tau\acute{o}\varsigma = \chi\rho\upsilon\sigma\acute{o}\varsigma$ (2). Et « vraiment j'en vis l'expérience à Xainctes... »

Pour conclure : « Lorsque tu expliqueras un songe à quelqu'un et que tu voudras avoir l'air plus capable qu'un autre, je te conseille de t'en servir ; mais n'en use jamais pour ton compte, parce que tu te tromperas (3). »

Note III (p. 4). — On ne trouvera tout au long de cet exposé que des critiques de détail, éprouvant pour ainsi dire certaines pièces défectueuses ou mal montées du mécanisme. Evidemment, si nous obéissions au bon sens, nous nous arrêterions cent fois avant de parvenir jusqu'à l'épanouissement complet des idées de Freud. Mais qu'importe les erreurs, si l'ensemble les excuse ? Nous n'aurons plus à réfuter cet ensemble, mais à le juger. Cet artifice nous permettra de suivre de très près la manière dont Freud édifie ; enseignement curieux pour la psychologie de l'imagination. On n'a pas assez vu qu'ici l'homme c'est l'œuvre et l'œuvre c'est l'homme. Seul, Fr. Wittels a essayé de se placer sous cet angle dans le livre que nous avons cité (4). Freud est doué d'une fantaisie, que colore parfois une lueur très vive de poésie germanique ; particulièrement quand il touche au sentiment du père. En vertu de la psychanalyse elle-même, la vénération de Freud pour Goethe expliquerait peut-être bien des curiosités de la doctrine. Wittels raconte qu'ayant à juger un travail qu'on lui soumettait, Freud alla chercher *Faust* dans sa bibliothèque en disant : « Nous allons prendre l'avis du Vieux. » On peut prétendre que telle pièce de Théodore de Banville est sortie tout entière de ces deux vers de Hugo :

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

— et encore : « Dans le rêve continue d'agir en nous un type très lointain d'humanité... » (13^e aph.).

(1) Art. I, II.

(2) *Anth.*, *Palat.*, XII, 6.

(3) Art. IV, 23.

(4) Cf. note I, p. 79.

En lisant ce que Freud a écrit sur l'enfant et aussi sur l'homme, où il prolonge l'enfant, on se demande si, au fond de tout cela, il n'y a pas l'immensité d'un vers de Goethe :

Es ist der Vater mit seinem Kind.

Note IV (p. 15). — Bien entendu, ceux qui se croient le plus loin de la science d'autrefois, sont les farouches adeptes de la science d'aujourd'hui. Les théories changent, l'esprit théorique demeure. Avec la même intransigeance que jadis M. Purgon, Freud jette l'anathème sur ses contradicteurs. « Nous défions n'importe qui de rendre compte de cette situation (il parle des névroses) d'une manière scientifique plus correcte... Nous accueillerons avec un haussement d'épaules résigné, l'objection d'après laquelle l'inconscient n'aurait aucune réalité, au sens scientifique du mot, qu'il ne serait qu'un pis-aller, une façon de parler (1). »

Absolument comme si l'Inconscient avait autant de réalité que les Indes ou l'Amérique, les voyageurs de cette île des merveilles ont écrit sur elle de quoi meubler des bibliothèques. La Science serait-elle incompatible avec l'esprit scientifique ? Un de ces ouvrages a cette phrase pour point de départ : « *Avant tout*, il faut renoncer en psychologie scientifique, à l'antique et tenace dualisme métaphysique du corps et de l'âme. » Plus loin, l'auteur écrit que le problème de l'inconscient démontre « par son existence même, l'absolue nécessité de concevoir le psychisme indépendamment de toute connaissance interne... » ; ce qui, à y bien regarder, revient à nier la possibilité de toute connaissance. Jamais sans doute on n'a plus assimilé l'homme, l'homme pensant et aimant, à un animal de laboratoire. Mais la psychologie en blouse blanche deviendra, à son tour, un vieux décor poussiéreux. Seul, ici, l'homme a le droit de parler, j'entends l'homme qui vécut, fût-il un savant, et ne prend point la science pour postulat.

Note V (p. 18). — On nous avait déjà pourvus d'un subconscient, d'un paraconscient, d'un interconscient, d'un coconscient. Il n'est pas de préfixe qui ne pût servir à distinguer une catégorie de l'âme.

A propos de l'Inconscient de Freud, nous devons dire que c'est à tort qu'on (2) a essayé d'établir une identité entre cette conception et celle de Bergson. La comparaison ne révèle pas seulement des différences de détails, mais une opposition complète de principes. Jamais l'Inconscient, tel que le conçoit Bergson, ne pourrait jouer le rôle que lui assigne Freud. Pour Freud, un état inconscient continue d'agir sur nous, autant et plus, peut-être, qu'un état conscient ; son inconscience n'a rien à voir avec son pouvoir moteur. Au contraire, l'In-

(1) Freud : *Intr. à la Psych.*, p. 300.

(2) Régis et Hesnard : *La psychoanalyse des Névroses et des Psychoses* (Paris, 1922), p. 355.

conscient de Bergson n'est qu'une série d'états virtuels, constituant notre vie psychologique antérieure, noyés dans le domaine du passé, et sans cesse contenus dans ce passé par une conscience occupée du présent. Celle-ci rappelle à elle, parmi les souvenirs inconscients, ceux qui lui paraissent *actuellement* utiles, et qui, cessant d'être souvenirs pour devenir images, *cessent par là même d'être inconscients*. L'Inconscient de Bergson n'a aucune puissance ; dès qu'il en acquiert, il cesse d'être inconscient (1).

Note VI (p. 20). — Wittels écrit : « Il était péniblement et indisciblement plat d'admettre simplement que le malade s'éprenait de son médecin. Et pourtant le transfert, aussi bien dans sa phase positive que dans la négative où se manifestent antipathie, jalousie et haine passionnée, ressemble de si près à l'amour que ce mot était difficile à éviter. » Cette intention inconsciente de charger d'inconscient un tel amour, ne pouvait manquer d'aboutir. « L'Inconscient du malade choisit le médecin pour père, frère, ami, ne distingue même pas entre les sexes, mais le choisit aussi pour mère, sœur, amie... On croirait qu'il serait plus facile de se rappeler les circonstances originelles plutôt que de les revivre à faux avec le médecin. Mais un besoin pousse au transfert : *le besoin de la répétition*. Nous sommes sous la domination d'une loi sombre, appelée par Platon et par Nietzsche « le retour éternel » (2). » Le besoin de la répétition est, on le verra, une des dernières idées dont Freud couronna sa doctrine. Nous avons cité ce passage pour faire toucher du doigt un des plus tristes défauts de la psychanalyse ; ce système est aussi haïssable que l'aimant, puisqu'il attire et ne retient pas. On peut se laisser entraîner, mais toujours arrive un moment où une généralisation hâtive, ridiculement pompeuse, nécessite qu'on se reprenne. Ces généralisations témoignent d'un mauvais goût. A propos d'un fait aussi simple que le transfert, on rebute maladroitement toute intelligence critique, en invoquant Platon et Nietzsche et en prononçant des mots comme loi sombre et retour éternel. Cela sent trop le parvenu de la philosophie.

Note VII (p. 26). — Nous arrivons au point qui a soulevé le plus d'objections et de sourires. C'est pourtant à partir d'ici que Freud, pénétrant dans la vie normale, risque de remuer le plus d'idées intéressantes. Dans sa conception, Freud fut certainement sincère, sinon heureux. L'esprit de liberté souffle parfois dans son œuvre ; et quel est donc celui d'entre ses critiques qui oserait, quelle que soit l'erreur initiale, dresser, comme il l'a fait, l'individu contre les règles sociales ?

Sans doute la puérilité des indignations soulevées par le pansexualisme a été pour quelque chose dans l'âpreté avec laquelle Freud

(1) Cf. Bergson : *Matière et Mémoire*, p. 152-159.

(2) Wittels : *Freud*, p. 78, 79

défend qu'on touche à n'importe quel détail de sa doctrine. Une réponse que Freud oppose volontiers à ses contradicteurs, est la suivante : « Mais après tout, si vous n'admettez pas nos conceptions, c'est que vous-mêmes, par peur de trop de crudité, refoulez les idées qui nous donneraient raison. »

Cet argument est si spécieux que nous ne nous donnerons même pas la peine d'y répondre.

Note VIII (p. 26). — Pour se représenter ce que peut l'imagination au service de l'esprit de système, il faut lire, non seulement les *Trois essais sur la Sexualité*, mais surtout les notes qui accompagnent ce livre. On ne peut, sans cela, concevoir jusqu'où Freud croit trouver des confirmations aux théories qu'il propose.

Quant à la définition du sexuel (Cf. *Intr. à la Psych.*, p. 326 et suiv.), Freud déclare entre autres que, pour être scientifique, elle ne peut tenir compte de « l'opposition des sexes ». Affirmation gratuite, que nous rejetons absolument. Ne chicanons pas sur les perversions ! Cette « opposition des sexes » peut n'être qu'une opposition de deux semblables ; la question n'est pas là. Nous prétendons que, pour être scientifique, la définition de sexuel, ne peut pas ne pas tenir compte de l'opposition des sexes. La science naturelle n'a pas, après tout, la prétention d'avoir une méthode initiale meilleure que l'observation et je ne sache pas que, dans cet ordre d'idées, on ait encore rapporté de cas où le sexuel se soit manifesté en dehors d'un objet, cet objet fût-il du même sexe que le sujet, fût-il le sujet lui-même (1).

La libido a entraîné de graves défections dans l'école de Freud. Adler qui n'a, paraît-il, que le défaut de ne pas savoir analyser, considère que la libido n'est qu'une forme partielle de la volonté de puissance. Tout homme veut être puissant. De là l'importance que joue, dans son œuvre, la notion du sentiment d'infériorité. Jung, chef de l'école de Zurich, et qui se distingue par son incapacité à « supporter l'autorité d'un autre », soutient, de son côté, que la libido représente, à l'origine, tout ce qui pousse l'homme, mais qu'une partie de cette force est passée, par la suite, au service de la civilisation. Une des idées les plus curieuses de l'école suisse est que les malades et les rêveurs retournent à un stade archaïque de la pensée, et reproduisent, presque dans leurs détails, les mythes ou les cosmogonies des anciens et des primitifs. Wittels dit à ce sujet : « Les Suisses utilisent cette découverte dans leur psychothérapie, en surprenant toujours leurs malades dans de pareilles structures archaïques et en s'y attachant. Je ne vois vraiment pas comment cela peut servir à un malade de lui montrer : « Voyez-vous, vous voilà encore arrivé à une représentation du dieu des Aztèques Vitzliputzli ! » Le malade s'étonnera sans doute de l'analogie et sera un peu contrit de ce que ses idées se meuvent dans des chemins aussi abandonnés, etc. »

(1) Cf. note IX.

Note IX (p. 28). — L'expression de Havelock Ellis (1); cet auteur l'emploie dans un sens différent de Freud; le Viennois veut signifier que l'enfant se satisfait de son propre corps; à tout prendre, il admet ainsi un sujet et un objet.

Pour H. Ellis, l'autoérotisme désigne les émotions sexuelles spontanées qui se produisent en l'absence de stimulus externe, soit direct, soit indirect. Le domaine de l'autoérotisme, ainsi défini, est très étendu: H. Ellis y range ce qu'il appelle les manifestations sexuelles religieuses. Il les a rencontrées chez la plupart des mystiques. Mais la forme typique de l'autoérotisme, c'est l'orgasme sexuel pendant le sommeil.

L'autoérotisme est un mauvais mot et les phénomènes décrits sous ce nom ne répondent pas à la définition. Nous avons déjà dit que concevoir une activité sexuelle qui ne serait pas en rapport avec un objet extérieur, ou d'une valeur telle, nous paraît impossible. Aucun des nombreux exemples cités par Havelock Ellis n'échappe à cette loi: tantôt ce sont des rêves, tantôt des images, tantôt un être divin (comme chez les extatiques) qui sont à l'origine de l'émotion sexuelle. Ce peut-être le sujet lui-même; dans tous ces cas, l'imagination projette, en quelque sorte un rêve, qui agit comme excitant extérieur. Les exemples où l'activité sexuelle paraîtrait le plus repliée sur elle-même (certaines confessions d'onanistes, d'ailleurs toujours suspectes), n'en sont pas moins soumis à la règle: le désir se prend lui-même pour objet. Ces cas sont d'ailleurs rares; seuls ils justifieraient l'emploi étymologique du mot.

Note X (p. 30). — L'idée d'après laquelle l'être humain serait primitivement androgyne paraît n'être avancée par Freud que pour les besoins de la cause. Elle repose, à l'origine, sur une interprétation embryologique absolument arbitraire; on n'a pas le droit de dire (2) que l'épithélium germinatif du corps de Wolff, aux dépens duquel se développeront *ou* l'ovaire *ou* le testicule, est, avant cette différenciation, ovaire *et* testicule; il est neutre, c'est tout ce qu'on peut affirmer. De même, l'idée qui tendrait à faire d'organes comme l'hydatide sessile de Morgagni ou l'utricule prostatique des vestiges d'organes féminins, n'est pas exacte; ce sont uniquement des reliquats d'un organe *sexuellement indifférencié*, qui se développera chez la femme, s'atrophiera chez l'homme.

De plus, il paraît y avoir une certaine confusion dans les idées de Freud, puisqu'il suppose que la glande génitale interstitielle serait à l'état normal androgyne et que par ailleurs, il admet que c'est elle qui déterminerait le sexe.

L'hypothèse de la bisexualité repose sur la double erreur qui

(1) Cf. H. Ellis: *Etudes de Psychologie sexuelle* (Paris, 1921), t. I.

(2) Cf. Freud: *Trois essais*, p. 29.

consiste, d'une part à vouloir doter les enfants de sexualité et, d'autre part, à ne considérer dans le désir qu'une activité matérielle.

Note XI (p. 31). — Le complexe d'Œdipe, selon l'expression de Wittels, « est devenu la locomotive qui a traîné le char triomphal de Freud autour du globe ». « ...Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière. »

Par le complexe d'Œdipe, Freud explique, en plus de la psychologie individuelle, le sentiment de culpabilité qui pèse sur l'humanité, et qui est la source dernière de la religion et de la moralité. Lynkeus appelle cela le cri d'angoisse du monde. Il est curieux de remarquer combien ces obsédés sexuels sont en fin de compte imprégnés de christianisme. De christianisme? N'entend-on point, au fond de tout cela, un son que l'humanité connaît déjà, et qui ne peut venir que de Judée? Je crois qu'un helléniste, amusé par les idées de Freud, tirerait d'un parallèle entre la philosophie psychanalytique et les livres sibyllins la matière d'une brochure attachante.

Cette vieille habitude de tout maudire! Mais la psychanalyse s'étendra sur le monde et changera l'humanité. « Et alors, dit la rhapsodie sibylline, et alors, la race sainte tiendra le sceptre de toute la terre pour tous les siècles, avec ses valeureux ancêtres. »

Dans *Totem et Tabou*, Freud développe ses idées sur l'inceste. Cette question se rapporte à la philosophie des religions; nous ne pouvons la discuter ici. Disons simplement que Freud a été bien mal inspiré, quand il a écrit son livre: il fait de l'inceste une sorte de désir mystérieux que tout homme apporterait en naissant. Nous pensons que l'inceste désigne simplement un caractère religieux, donné à des faits sexuels, distingués artificiellement des autres. Nous croyons, avec M. S. Reinach, que la raison de l'exogamie repose dans le tabou du sang clannique. C'est la loi qui a fait l'inceste.

Le complexe d'Œdipe a engendré une abondante littérature. Signalons: *Le motif de l'inceste dans la poésie et la légende*, d'Otto Rank; *La signification du père pour la destinée de l'individu*, de Jung; *Le problème d'Hamlet et le complexe d'Œdipe*, de E. Jones. Aucun de ces livres n'est traduit en français; le livre de Rank le mériterait, sans doute.

Note XII (p. 34). — Il est certain qu'il existe, à ce point de vue, des différences entre l'atmosphère de la famille allemande et celle de la famille française. On veille moins, dans la première, à laisser la vie sexuelle dans l'ombre. Je pense que les enfants français qu'on menace de la castration sont rares. Cet usage, si l'on en croit Freud, serait une règle dans l'Europe Centrale, et contribuerait à expliquer le développement de la sexualité. La menace terrible est refoulée dans l'inconscient, justement parce qu'elle est terrible. Mais il est une autre règle dans l'Europe Centrale: c'est que les petits garçons s'aperçoivent très vite de ce qui manque à leurs sœurs, et que les

petites filles apprécient aussi vite ce qui leur manque à elles-mêmes. Le garçon commence à croire que la menace pourrait bien se réaliser (on suppose pourtant qu'elle a passé dans l'Inconscient, mais nous n'en sommes pas à une contradiction près), et il met cette punition en rapport avec son crime d'inceste : le complexe de la castration rejoint le complexe d'Œdipe. Quant aux filles, c'est l'envie et le sentiment d'une infériorité qui leur tiendraient lieu de complexe de castration.

Ce complexe peut apparaître dans des conditions plus délicates ; la jalousie haineuse qu'éprouve le fils pour son père se traduit par le désir de châtrer celui-ci. Ce n'est pas tout : plus tard le garçon, non content d'avoir châtré son père, veut châtrer ses frères ; puis il veut châtrer le monde entier, pour posséder seul toutes les femmes. La psychanalyse ajoute qu'heureusement, il n'est pas loisible au garçon de réaliser ses vœux ; que ceux-ci, d'ailleurs, sont réprouvés par la morale, refoulés, et que, pour se punir, le garçon se châtre lui-même. Cette autocastration se manifeste dans la vie par des symboles : désir de dominer, fierté, ou leurs contraires, scrupules excessifs, humilité, sentiment d'incomplétude. On voit que pour Freud, le désir de dominer, la volonté de puissance n'est qu'un symbole du désir de châtrer. Adler soutient le contraire : la volonté de puissance est pour lui l'activité fondamentale, et le désir de castration en découle secondairement. De l'angle de leur commune erreur, c'est Adler qui paraît avoir raison. La peur de la castration est encore à l'origine de la peur en général, particulièrement de la peur de la mort (1) ; en effet, être castré c'est mourir, plus même, car c'est l'espèce qui meurt, tandis qu'on lui survit comme une excroissance inutile.

Signalons enfin une application curieuse du complexe de castration : c'est par lui que Freud explique l'antisémitisme. L'Inconscient identifie castration et circoncision : il méprise le Juif qui est châtré, et le juge cruel, parce qu'il châtre ses propres enfants.

Note XIII (p. 44). — Pour Freud, le mystique religieux projette avec intensité dans le monde extérieur ses fantaisies inconscientes. Celles-ci sont orientées autour du complexe archaïque du père : le père est l'être idéal, tout-puissant, et d'autre part l'être haï et redouté. D'où, en vertu de la bipolarité, naissance de deux symboles : Dieu et le Diable. Semblable à l'enfant qui veut s'identifier avec le père, le mystique cherche à se confondre avec Dieu. C'est l'extase. Le complexe du père aimé et haï se trouve à l'origine des religions. On peut suivre cette genèse pas à pas dans le livre de Freud, *Totem et Tabou* ; on y verra la horde primitive, le complexe d'Œdipe entraînant les fils à dépecer leur père et à le manger, la transformation du père en totem, puis en Dieu, l'établissement de rites destinés à expier le

(1) Freud prétend par ailleurs (*Trois essais*) que la peur n'est à l'origine que le sentiment d'absence de la personne aimée.

crime, avec, par la même occasion, l'origine des sociétés. Ce livre n'est qu'un tissu d'invéraisemblances : de tous les travaux de Freud, c'est peut-être celui qui porte le plus la brûlure juive.

Après le mystique religieux, voici l'artiste qui projette ses fantaisies inconscientes sous une forme plastique. Comme le mystique religieux, l'artiste obéit au complexe d'Édipe ; mais chez le premier, le complexe serait plutôt à tendance paternelle, chez le second à tendance maternelle : les artistes sont en général des hommes. La religion est, si l'on veut, un ensemble de rites établis pour rappeler le premier crime sexuel et l'empêcher de se reproduire. Au lieu d'être une défense contre le désir, l'art en est une satisfaction symbolique. (Cf. l'étude déjà citée de Rank sur l'inceste dans la poésie et la légende.)

Quant au métaphysicien, il se rapproche beaucoup du mystique et de l'artiste, mais il projette ses fantaisies sous forme d'abstractions. Ce travail de l'imagination s'appuie sur des données réelles et logiques, ce qui rapproche la métaphysique du délire d'interprétation. L'introversion étant voisine de la névrose, Freud conclut que la religion n'est qu'une névrose obsessionnelle déformée, l'art une hystérie manquée, la métaphysique une démence paranoïaque travestie. Cette conclusion est d'autant plus méprisante qu'elle s'appuie sur certaines apparences mal interprétées. A vrai dire, Freud n'y arrive qu'en vertu d'une longue suite d'erreurs et nous pourrions nous dispenser de la discuter. On se rappelle la mode du temps de Lombroso : le génie, c'est la folie. La religion, la philosophie, et l'art sont, à coup sûr, très voisins ; mais leur source n'est point dans la sexualité ; ils ne sont ni assimilables ni comparables aux névroses ; tous trois, à des degrés divers, comportent un sens aigu des réalités.

A partir des résultats de l'introversion et de la sublimation, la psychanalyse s'est mis en tête de tout expliquer. En fait, elle n'est presque plus que cela : le grand livre de la vie. Freud a donné l'exemple avec des études comme *Totem et Tabou*, *Psychologie collective et analyse du moi*, *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1). Signalons également : *Der Dichter und das Phantasieren* (2), *Das Motiv der Kästchenwahl* (3), *Ein Kindheitserinnerung aus « Dichtung und Wahrheit »* (4), ou encore *Der Moses der Michelangelo*, *Der Wahn und die Träume in W. Jensens « Gravida »* (5) et *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* (6) ; ces deux derniers ouvrages font partie de la collection « *Schriften zur angewandten Seelenkunde* » où, par ailleurs, on trouve des études psychanalytiques sur Wagner (Graf), sur Lenau (Sadger), sur Hebbel (Sadger), etc...

(1) Tous trois traduits en français (Paris, 1924)

(2) Freud : *Samml. kl. Schrift.*, II, X.

(3) Freud : *Samml. kl. Schrift.*, IV, XXVII

(4) Freud : *Samml. kl. Schrift.*, IV, XXXI

(5) Vienne, 2^e édit., 1912

(6) Vienne, 3^e éd., 1923.

La revue *Imago*, dirigée par Freud et O. Rank, comporte les sections suivantes : Philosophie et psychologie, Pédagogie, Psychologie des peuples, Histoire des Religions, Critique littéraire et artistique. Voici quelques titres qui indiqueront la variété des sujets traités : L'infantilisme dans la peinture, Anatole France, Andrea del Sarto, Homère, La Danse de Civa, La Castration dans la Bible, Le Coucou et la Mésange, Le Poisson symbole sexuel, La formation des mots papa et maman, etc... *Imago* publie également des livres : citons une étude complète de Rank sur l'âme de l'artiste (der Künstler), des études sur Tolstoï (Ossipow), Dostoïewski (Neufeld), etc... Il n'est pas d'œuvres d'art que la psychanalyse n'ait cherché à résoudre, pas de sciences sociologiques qu'elle n'ait voulu rénover. A côté d'études comme celles de Rank, intéressantes par leur valeur plus littéraire que psychanalytique, le reste n'est qu'un fatras odieux ou ridicule. Un ou deux exemples de psychanalyse extramédicale édifieront le lecteur :

On sait que le choix entre plusieurs coffrets est un motif qui revient fréquemment dans les contes populaires. On le retrouve dans *Le Marchand de Venise*. L'interprétation psychanalytique de ce choix comporte, bien entendu, un symbole sexuel : le coffret représente la femme et le choix a lieu entre trois femmes. D'où, assimilation du conte à des légendes comme celle de Pâris, de Lear et de ses filles, de Psyché. En définitive, Freud remarque que le choix se porte toujours sur la troisième sœur, et que celle-ci est un symbole de la Mort. Comme elle est aussi un symbole de l'Amour, on n'est pas étonné de découvrir ici la loi de bipolarité et il en naît des considérations à perte de vue. Ceci montre, de plus, que personne n'avait rien compris jusqu'à présent au *Roi Lear*. Suit l'exégèse psychanalytique : « Le roi Lear est un vieil homme, un moribond. Il est la vie qui va finir et, cependant, il ne veut pas renoncer à l'existence, à l'amour de la femme ; il veut être aimé. Maintenant qu'on pense à cette émouvante dernière scène, un des sommets tragiques dans le drame moderne. Lear apporte le cadavre de Cordelia. Cordelia est la déesse de la Mort, celle qui vient enlever sur le champ de bataille le héros défaillant, comme la Walkyrie dans la mythologie allemande... Les deux autres sœurs représentent la Mère et l'Épouse. Voilà réunies les trois formes que prend l'image de la mère pendant la vie : la mère elle-même, l'épouse que l'homme chérit sur le modèle de la mère, et enfin la Terre, mère qui finit par le reprendre. Le vieux roi tend vainement les bras vers l'amour de la femme, vers les deux autres sœurs ; il n'étreint que la troisième, la silencieuse Mort (1). » Regis et Hesnard, qui ont également résumé ce passage, ont la bonté de le trouver intéressant. Il est proprement enfantin ; j'ai l'impression, chaque fois que je lis une interprétation psychanalytique de ce genre, de quitter la vie réelle pour entrer dans une de ces barraques de foire

(1) Freud : *Samml. kl. Schrift.*, t. IV, p. 484, 485.

où l'on expose des mannequins de cire, habillés avec un luxe de mauvais goût. Ce qui montre qu'on peut s'occuper de la vie humaine et n'être qu'un théoricien, de la poésie et n'être qu'un barbare, de la religion et n'être qu'un Ed. Schuré.

Nous ne pouvons nous empêcher de joindre à ce commentaire du *Roi Lear*, une explication de *La Divine Comédie*, par Maeder : « Le Dante, vers le milieu de la vie, prend peur de trois animaux féroces (symbole des forces intérieures menaçantes de la sensualité, de l'ambition et de l'oisiveté). Mais un esprit bienfaisant l'arrête dans sa fuite : c'est Virgile, qui le fait descendre aux Enfers et lui montre les abîmes sans fond de l'esclavage qui attend l'homme sans idéal (symbole de l'Inconscient affectif, ancestral et individuel et des pénibles refoulements qu'il contient ; l'esprit bienfaisant, c'est-à-dire le psychanalyste les met au jour de la conscience psychologique et morale).

« Sorti de l'Enfer, le Dante fait l'ascension du Mont de la Purification, se livre à des exercices expiatoires (symbole de la régénération intérieure par la rééducation psychanalytique et la canalisation des instincts). Puis Virgile le confie à Béatrice qui descend du ciel vers le platonique et pur amant (Béatrice est le symbole de l'âme affective que retrouve le poète, grâce à Virgile, symbole de l'intelligence). Et Dante suit désormais Béatrice dans les espaces harmonieux et paradisiaques (symbole de la paix intérieure des sens et de l'esprit) (1). » On ne trouve ni mieux ni pire dans l'arrière-boutique de Chacornac.

Note XIV (p. 63). — Il peut être curieux de mettre en parallèle deux analyses d'un même sentiment, l'une qu'on appellera Stendhalienne, l'autre Freudique. Prenons un exemple très fréquent : un amoureux craint généralement que sa fiancée ne l'aime pas et se fait à ce sujet toutes sortes de chimères.

Explication stendhalienne : Cet homme craint de ne pas être aimé parce qu'étant amoureux, il souffrirait beaucoup si son rêve se dérobait. En somme, il s'agit d'un amour exaspéré, et qui attend. Les chimères le prouvent ; elles sont en général, soit à base de jalousie, soit à base de dénigrement personnel.

1^o Dans les premières se manifeste le désir de possession de l'amour : « Elle est venue en retard ; elle a été froide, distraite ; elle a été aimable avec un tel ; elle a ri sans moi... Traduction : elle n'est pas toute à moi. »

2^o Les secondes expriment la crainte qu'on a pour un amour si cher : « J'ai tel et tel défaut ; je suis laid ; je n'ai pas d'argent, je suis très inférieur à elle ; donc elle ne peut pas m'aimer. Traduction : Elle est un ange, une déesse, je ne suis qu'un homme ; peut-elle vraiment m'aimer ? »

3^o Autres sentiments plus généraux qui interviennent : Sentiment

(1) Cité par Régis et Hesnard : *La Psych.*, p. 186.

qui pousse l'homme à trembler au bord de la réalisation d'un désir violent : ce n'est pas possible !

Sentiment en vertu duquel on élève une série d'objections (qu'au fond on sait parfaitement inexistantes), pour le plaisir de les détruire se donnant ainsi le luxe d'une certitude nouvelle.

Explication freudique : Cet homme craint de ne pas être aimé de sa fiancée, parce qu'il la hait. Ce sentiment se dérobe dans l'Inconscient, puis se projette sur la personne même de la fiancée, à qui on attribue, par inversion, une attitude d'indifférence ou d'hostilité. La première de ces explications a pour elle d'être indémontrable ; la seconde a pour elle de n'exister qu'en raison d'une théorie. Avec la première, il faut admettre qu'un homme qui aime sa fiancée redoute de souffrir si son bonheur lui échappe ; avec la seconde, qu'à côté de l'amour, il y a une haine nécessaire, posée au même titre et au même moment que lui. Chacun se décidera suivant ce qu'il croit savoir du cœur humain.

Note XV (p. 76). — Toute observation de Freud peut être expliquée autrement que par les mécanismes psychanalytiques. Encore, dans celles que Freud rédige lui-même, trouve-t-on un imprévu, image de son talent, et qui parfois sollicite la crédulité. Mais, quand il s'agit des élèves du psychanalyste, les invraisemblances frappent comme une grêle. Au premier exemple d'analyse (Cf. p 5), nous opposerons l'explication suivante :

1^o Cette femme est depuis longtemps une déçue ; c'est-à-dire que la vie avec son mari, sans être le moins du monde impossible, n'a point répondu à tout ce qu'elle attendait de l'amour. Situation fréquente. Nous l'avons nommée *déception*.

2^o Dans ces conditions, en quête perpétuelle, passive toutefois, elle a trouvé dans son gendre une image qui lui a paru répondre à l'idée qu'elle s'était faite du bonheur sentimental. Elle aimait son gendre et le savait. Ceci correspond bien à ce que nous avons dit du pseudo-complexe d'Œdipe. La fille, plus heureuse dans les conditions extérieures, a trouvé une image prochaine du bonheur ; le même type d'homme eût sans doute attiré la mère, si les circonstances et une connaissance plus nette de son cœur et de la vie lui avaient permis d'éviter le mariage qu'elle a fait. D'ailleurs nous invoquons cette explication pour montrer que le cas étudié n'y contredit point ; elle n'est nullement indispensable ici, où la déception émoussée et la vie intime avec un homme jeune suffisent amplement à expliquer que le regret se soit porté sur cet homme.

3^o Trahissant en pensée, mais épouse malgré tout (trente ans de mariage), elle savait combien il serait pénible d'être trahie.

4^o Elle ne provoque donc pas la lettre ; le hasard fait que celle à qui elle en parle, cherchait une occasion.

5^o Recevant la lettre, elle ne peut s'empêcher d'y croire :

a) En vertu de la crédulité générale qu'on a pour ces sortes de choses,

b) Et de son état sentimental, qui l'entretient dans cette crainte (la superstition de la sanction : je trompe, je serai trompée).

6° Crise de jalousie :

a) Par fureur non jouée : déjà déçue (ce qui est un fait secret en elle), et trompée par-dessus le marché ! c'en est trop.

b) Par instinct de femme qui attaque parce que coupable ;

c) De toutes façons, heureuse d'avoir un motif de reproche contre ce mari, à qui elle n'a vraiment rien à dire et qui pourtant ne l'a pas rendue heureuse.

Elle n'a pas à masquer un amour qui est tenu caché en elle ; elle a trouvé une formule à son reproche. Malgré tout, on ne vit pas trente ans avec un homme sans s'y attacher ; son attitude la peinera parfois et sincèrement. On connaît ces retours de la sensibilité.

Bien qu'ils l'aient mal lu, les psychanalystes devraient délaissier Shakespeare et se mettre quelques temps à l'école d'autres psychologues comme La Bruyère, La Rochefoucauld, Stendhal.

Néanmoins il faut rendre à Freud la justice qui lui est due. Il ne restera rien de son œuvre ; ce qui deviendra le plus monstrueux sera sans doute ce qui lui est maintenant le plus cher. Mais, quelle que soit l'erreur perpétuelle, il a eu le mérite de remuer des faits et surtout de montrer l'importance qu'un seul fait, une aventure, une scène d'un instant, peuvent prendre pour toute une vie humaine. Nous avons signalé les dangers de la psychanalyse ; nous avons dit que si elle guérit, ce ne peut être par le mécanisme qu'elle invoque. Quant à sa thérapeutique, Freud a des étonnements curieux ; les malades résistent : c'est la porte de l'Inconscient qui ne se laisse point forcer. Des effets salutaires qu'elle put avoir, la psychanalyse ne doit pas tirer orgueil ; elle n'a agi que comme une confession. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué la bienfaisance de celle-ci ; l'aveu répand le calme dans les âmes trop lourdement chargées. Surtout s'il y a promesse d'oubli. En analysant ses malades, Freud ne pénétrait point dans leur Inconscient, il recevait l'épanchement de leur conscience triste. Ainsi il était très habile, bien qu'il n'en sût rien.

TABLE

Introduction	I
CHAPITRE PREMIER. — L'Inconscient	1
CHAPITRE II — Eros	25
CHAPITRE III. — Double image du système	55
CHAPITRE IV. — Sur la nécessité d'un nouveau dualisme philosophique	67
NOTES	79

CONCLUSIONS

1° Nous avons montré qu'une critique justifiée de la psychanalyse ne doit point l'aborder comme un système tout fait, mais en suivre pas à pas la construction expérimentale.

2° La Psychanalyse présente deux phases : dans la première elle reste attachée à l'étude des névroses et par elle aboutit à la sexualité infantile. Dans la seconde, elle part de la sexualité infantile pour expliquer la vie normale et pathologique ; de médicale elle est devenue philosophique.

Malheureusement, dès le début elle repose sur une erreur ; elle présuppose ce qu'elle doit trouver. Ce vice initial se perpétue dans tout le système.

3° La notion de l'Inconscient repose au fond de l'interprétation des Névroses ; la psychanalyse n'a jamais prouvé l'Inconscient ; elle agit comme s'il existait. Or, c'était tout d'abord à son existence qu'il fallait s'attacher. L'Inconscient est la région de la sexualité ; une tendance sexuelle inconsciente se manifeste par un symptôme ; et cela, uniquement parce qu'elle est inconsciente ; c'est-à-dire parce qu'une satisfaction normale lui est refusée.

4° Pour rendre possible cette explication générale des Névroses, Freud a dû imaginer une série de mécanismes, la Privation, la Régression et finalement le Conflit.

Nous avons montré en étudiant chacun de ces mécanismes qu'aucun n'est admissible en lui-même et que, de plus, tous ne s'accordent pas entre eux. Exemple : Si l'on admet l'Inconscient dynamique et sexuel de Freud, on ne peut concevoir que la Privation se réalise.

5° Si l'explication que Freud donne des névroses se contredit elle-même, si par ailleurs elle repose sur une hypothèse spécieuse, nous sommes autorisés à la rejeter. Le schéma étiologique des névroses ne peut répondre à une réalité.

VU : *Le Doyen,*
H. ROGER.

VU : *Le Président de la Thèse,*
SICARD.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
LAPIE.

